VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 23 DECEMBRE 1913 NUMERO 32

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Télephones - - Garry 4264-4265

L'ENSEIGNEMENT BILINGUE DANS L'ONTARIO

Dans nos derniers numéros, nous avons communiqué à nos lecteurs différents articles du *Casket*, journal catholique irlandais et écossais de la Nouvelle Ecosse, en réponse aux ridicules prétentions de l'abbé O'Gorman et sur les questions de races et de langues au Canada.

Nous aurions pu y ajouter plusieurs autres témoignages d'irlandais catholiques non moins éloquents et non moins ardents en faveur des réclamations de nos frères d'Ontario.

Toutes ces approbations se sont comme réunies en faisceau à l'assemblée de lundi dernier, à Montréal, afin de mieux témoigner des sympathies que nous avons dans les milieux catholiques de langue anglaise et de nous encourager plus fortement à continuer la lutte. Un irlandais, le docteur Kennedy, président de la société Saint-Patrice, de Montréal, présidait. Le conférencier était M. J.-E. Foran, un autre irlandais. Et il parla en français. Plusieurs journalistes irlandais catholiques avaient envoyé de vibrantes et énergiques lettres d'adhésion à cette manifestation. M. Armstrong, commissaire des écoles séparées à Ottawa, accompagnait M. Samuel Genest, président de la commission, lui-même d'origine écossaise par sa mère.

Nous voudrions reproduire en entier le compte rendu de cette manifestation, si propre à créer l'entente entre les différents groupes catholiques au Canada, mais la réception au dernier moment nous force à nous contenter d'extraits. Ce sera suffisant à donner la mesure de l'appui sur lequel peuvent compter nos frères ontariens.

M. l'abbé T. Quinn—un fils d'émigré de 1847—écrit:

"Dieu merci! Il y a encore sur ce coin du continent américain de mes compatriotes d'origine, à l'âme élevée, noble et chevaleresque. La race irlandaise, malgré ses vingt millions prosternés devant le veau d'or, compte encore des héritiers de ses anciennes gloires et des défenseurs de sa foi: Ils se souviennent du tribut de larmes et de sang que leurs pères ont payé pour conserver leur foi.

C'est pourquoi alarmés du navrant spectacle de l'apostasie nationale et religieuse d'un trop grand nombre d'entre eux, ils aiment à dire aux Canadiens-français, leurs coréligionnaires et compatriotes d'aujourd'hui: gardez fidèlement le dépôt de votre religion et de votre langue qui en est la gardienne. N'imitez pas le funeste exemple de nos frères qui, en abordant sur ce continent, se sont laissés fasciner par l'appat de l'or et du bien-être matériel, donnant en échange, leurs traditions, leur langue, leur caractère ethnique, c'est-à-dire toute leur vie nationale.

Au lendemain de mon discours de Québec un correspondant de journal en faisait l'éloge, mais il ajoutait: c'est une voix solitaire! Aujourd'hui il ne pourrait en dire autant, car de toutes les parties du Dominion des protestations s'élèvent, chaleureuses et énergiques, contre les hypocrites persécutions de francophobie d'Ontario.

Dans les tribunes populaires et dans les journaux, ils ne ménagent pas leurs sympathies et leur admiration pour la patiente et courageuse résistance des opprimés. M. Foran comptera au nombre de cette vaillante phalange du droit et de la justice.

Puisse ma voix être entendue d'un océan à l'autre et convaincre tous les esprits que la confédération canadienne ne se maintiendra en paix et en durée qu'en autant que la constitution sera respectée et fidèlement observée."

M. Robert T. Phalen, rédacteur au *Casket*, esquissant la nécessité d'une fédération nationale des catholiques du Canada, ajoute qu': "Une condition indispensable au succès d'une telle fédération serait la reconnaissance sympathique et complète et l'usage des deux grandes langues du Canada, et la confiance complète, l'entente et l'amitié entre les catholiques de langue anglaise et ceux de langue française. Pour l'accomplissement entier, d'un tel projet de fédération, des conférences occasionnelles entre délégués parlant les deux langues ne seraient pas suffisantes; une connaissance commune des deux langues, en autant que ce résultat heureux puisse être atteint, serait la meilleure garantie de succès.

Nous devons nous unir plus étroitement que ne peuvent le faire des interprètes ou des traducteurs."

M. Thos. O'Hagan, journaliste à Windsor, Ont., et dont les journaux ont déjà plusieurs plaidoyers, en faveur des droits de la langue française, nous assure qu'il est "absolument opposé à ce mouvement fanatique découvert dans certaine partie de l'Ontario, qui a pour but la destruction de la langue française par la mise en vigueur de règlements arbitraires, absurdes et tyranniques, aveuglement édictés par le département de l'Education de cette province."

"Je maintiens, poursuit-il, que ce n'est pas faire une concession aux Canadiens-français que de leur donner le privilège de parler leur langue dans chaque province de ce grand Dominion, mais que ce n'est que justice: *et je dis honte à celui qui Anglais, Ecossais ou Irlandais nie ce droit aux Canadiens-français.*"

M. F. A. Armstrong, commissaire d'écoles séparées, d'Ottawa, l'un de ceux qui ont le plus vaillamment soutenu le président de la commission, M. Sam. Genest, ne peut par suite d'une extinction de voix prendre la parole à l'assemblée. Le secrétaire lit à l'assemblée une longue lettre où il réaffirme sa ferme volonté de continuer la lutte avec nous:

"La race, la religion, et la justice, me forcent à appuyer les réclamations des Canadiens-français de l'Ontario relativement à leurs droits d'employer, d'étudier et d'enseigner leur langue maternelle.

RACES SOEURS

Les Français et les Irlandais sont frères par origine—les bonnes vieilles races celtiques et gaeliques.

Ils sont frères par la religion —la bonne vieille religion catholique. Les Irlandais peuvent oublier qu'ils ont reçu leur religion d'un bon et saint Français du nom de saint Patrice, et toute la terre peut témoigner de la façon magnifique dont ce bon saint français a accompli son travail—did the job!

AUJOURD'HUI ET HIER

Les Irlandis ne peuvent oublier les jours sombres de leur histoire alors que la persécution religieuse et nationale les chassât de leur pays, avec leur clergé fidèle. On leur dit alors d'aller "au diable ou à Connaught", comme on dit aujourd'hui aux Canadiens-français d'Ontario, (s'ils veulent se cramponner à leur langue) "d'aller au diable ou à Québec".

Dans ces jours sombres les Français nous aidèrent, et tout vrai Irlandais voudra les aider aujourd'hui.

Nous ne pouvons oublier Sarsfield, le traité Limerick, et la Brigade irlandaise et la noble sympathie que les Français nous témoignèrent dans ces épisodes.

LA VOIX DU COEUR.

Et par-dessus tout, les Irlandais ne devraient pas oublier, et les vrais Irlandais n'oublieront jamais les jours sombres de '47 et '48 alors que la persécution et la famine chassèrent leurs ancêtres par millions, à travers le vaste Atlantique sur les rives hospitalières du Saint-Laurent; et ces émigrants agonisants furent abrités, nourris et enterrés par les généreux et hospitaliers Canadiens-français. Si les ossements de ces morts irlandis, gisant sous la croix celtique de Gros-Ile pouvaient vous parler ce soir—que pensez-vous qu'ils vous diraient! —Je sais et vous savez que des mots seraient impuissants à exprimer leur gratitude envers le clergé français, les citoyens français, l'habitant français et par-dessus tout, la bonne femme canadienne qui, habitèrent et nourrirent les pauvres et pitoyables orphelins comme ils l'auraient fait de leurs propres enfants.

PARCE QUE CATHOLIQUES

Nous souvenant de toutes ces choses, il est de notre devoir de vous aider et pour ce qui est d'un grand nombre d'entre nous, nous ne battrons pas en retraite et nous n'abaisserons pas nos fusils, dussent même 500,000 orangistes marcher sur nous. Vous avez droit à votre langue maternelle et ce n'est que le fanatisme qui lutte du côté de ceux qui s'y opposent. Croyez-vous que si les 300,000 Français de l'Ontario étaient méthodistes au lieu d'être catholiques, que vos écoles seraient persécutées comme elles le sont? Non! jamais! Conséquemment il est de notre devoir, comme commissaires catholiques, de voir à ce qu'on vous rende justice quand vos enfants demandent du pain français, et on ne leur donnera pas une pierre anglo-saxonne, et quand ils demanderont du poisson catholique on ne leur donnera pas un serpent orangiste.

L'EXEMPLE DE QUEBEC

Que le gouvernement ontarien traite la minorité comme le gouvernement de Québec traite la minorité de Québec dans les affaires scolaires, et je crois que nous serons satisfaits.

Jusqu'à ce que nous obtenions justice, nous ne pouvons pas dire: "Pax vobis cum".

La conférence de M. Foran mériterait d'être reproduite en entier. Nous regrettons de ne pouvoir le faire.

M. Foran—qui parla en français—voit dans le Précurseur, notre patron Saint Jean-Baptiste, "l'image de la race canadienne-française et de sa mission: préparer les voies, ouvrir les sentiers jusqu'au fond de la forêt vierge pour que le christianisme et la civilisation y pénètrent."

Après un brillant éloge de la langue française, de son expansion, de son influence, M. Foran fournit les raisons de son attitude dans la présente lutte.

"On m'a demandé à quel point de vue j'envisageais cette question de l'enseignement bilingue dans l'Ontario. Dans vingt ans ou dans un an peut-être je serai obligé de m'en aller là-haut, seul. On ne me demandera pas, parles-tu français ou anglais? Es-tu de Québec ou d'Ontario? Non, mais on me demandera: as-tu eu la foi? Qu'est-ce que tu as fait pour la foi avec les talents que tu avais reçus? C'est à cette seule question que j'aurai à répondre. L'Eglise nous dispense avec largesses ses dons et ses privilèges, mais quand on veut ravir à l'homme les moyens de remplir sa mission féconde pour la gloire de Dieu, l'Eglise tient les clés de l'enseignement et de l'éducation. Si un catholique, de quelque nationalité qu'il soit essaye de ravir à l'Eglise la clé de l'enseignement, il tombera sous l'anathème."

Ayant donné ses motifs religieux de nous aider et de partager nos combats, M. Foran prouve les droits constitutionnels du français.

"On nous dit dans l'Ontario: la langue française n'a pas de droit dans cette province; elle existe par privilège et par tolérance, mais elle n'a aucun droit d'enseignement et elle n'est pas officielle. Quand on veut en arriver à un entente sur cette question nos adversaires—je dis nos adversaires et non pas nos ennemis, car moi-même j'ai des amis parmi ceux qui nous combattent, parmi les orangistes—nos adversaires, dis-je, nous disent: Donnez-nous la lettre de la loi. Ils se retranchent derrière cette forteresse d'où nous pouvons facilement les déloger.

LA LETTRE DE LA LOI

M. Foran cite alors le texte de l'article 133 de l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, 1867, où il est dit que dans les Chambres du parlement du Canada et à la législature de Québec, la langue française et la langue anglaise dans les débats, sont toutes deux officielles. Mais, dans la rédaction des débats, des archives, etc., la langue française sera obligatoire; dans les pièces de procédures devant tous les tribunaux l'usage est facultatif. Où est donc la législation qui dit qu'aucune autre langue n'est officielle dans l'Ontario: dans toute la loi de l'Amérique britannique du Nord, il n'a a pas d'autre expression concernant la ou les langues officielles. Donc, si on prend la lettre de la loi, on doit conclure que si la langue française n'a pas droit dans l'Ontario, la langue anglaise n'en a pas non plus.

L'ESPRIT DE LA LOI

"Venons-en à l'esprit de la loi. Quelle fut l'intention des législateurs auteurs du pacte de la Confédération? Le conférencier rappelle qu'il y a quelques mois à la pose de la pierre angulaire du monument Cartier, on a donné lecture d'une lettre de sir Charles Tupper, dernier survivant des pères de la Confédération, dans laquelle le vieil homme d'Etat disait: "Honorer la mémoire de Cartier, c'est là une chose digne du peuple canadien, de toute race et de toute croyance, car sans Cartier, la Confédération aurait été une chose impossible." Ce qui veut dire que si les conditions de l'Acte de la Confédération n'avaient pas été acceptées par Cartier, le pacte n'aurait pas été signé. Croyez-vous que Cartier aurait accepté cette nouvelle constitution si elle n'avait pas contenue des garanties pour la langue française, dans toutes les parties du pays? J'ai cherché dans les archives d'Ottawa et de Québec et j'ai vu que les Pères de la Confédération ont toujours déclaré qu'il fallait préserver les droits et privilèges des catholiques et des Canadiens-français."

Le conférencier cite les paroles de George Brown, Sanfield McDonald et plusieurs autres où partout il est fait mention des droits des minorités catholiques.

"Depuis près de 70 ans existent, poursuit-il, des écoles de langue française et catholiques dans l'Ontario. N'étaient-ce pas là les droits et les privilèges dont faisaient mention les pères de la Confédération? Evidemment, il faut être bien entêté pour persister à croire qeu la langue française n'a aucun droit dans l'Ontario. On y passe là-bas des règlements tellement tyranniques qu'on pourrait se croire en Russie ou en Allemagne ou l'on s'efforce de ravir la langue française en Alsace-Lorraine."

LES ARGUMENTS DE NOS ADVERSAIRES

L'orateur déclare que le raisonnement des catholiques de langue anglaise, opposés à l'enseignement de français dans l'Ontario, peut se résumer à ceci: la situation est injuste pour l'enfant de langue anglaise, car, étant obligé d'apprendre les deux langues, l'enfant sera dépassé par son camarade protestant qui lui n'a qu'une seule langue à apprendre. M. Foran fait remarquer également que pour les anglais d'Ontario la langue française n'est qu'un ornement. Il ajoute que les règlements passés dernièrement accordant une heure d'étude du français dans les écoles, est non seulement absurde mais bête. On a même l'intention d'insister pour que l'instruction après un certain temps se fasse exclusivement en anglais. C'est le principe pédagogique à l'envers, car c'est vouloir marcher de l'inconnu au connu. Quand il y a deux langues officielles comme en Belgique, en Suisse et dans d'autres pays, il faut que la langue étrangère à l'étudiant soit un sujet d'étude, et que la langue d'enseignement soit sa langue maternelle.

UNE SOLUTION

M. Foran suggère alors dans le but de régler cet imbroglio et dans le but d'aider le gouvernement à venir de sortir de l'impasse, la création de deux conseils d'instruction publique à l'instar de ceux de Québec; c'est-à-dire un conseil catholique et un conseil protestant.

Cette manifestation s'est terminée par des discours de M. Sam. Genest, président de la Commission des Ecoles Séparées d'Ottawa et M. Henri Bourassa. De M. Genest, il est bon de savoir qu'il est né d'une mère écossaise.

UN NOUVEAU LIVRE

Il nous revient qu'un trop grand nombre de lecteurs sont sous la fausse impression que la nouvelle "Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien" du R. P. Morice, o.m.i., n'est que la traduction de l'édition anglaise. Pour cette raison, plusieurs qui possèdent déjà celle-ci ne se soucient point de se procurer celle-là. Rien ne saurait pourtant être plus faux. L'édition anglaise est en deux volumes de taille moyenne et ne comprend que 43 chapitres, tandis que la nouvelle Histoire en renferme 80. Elle forme trois forts volumes, chacun desquels, au dire du *Bien Public*, des Trois-Rivières, "contient plus de 430 pages, ornées de nombreuses illustrations, d'autographes et de photographies de documents précieux et inédits".

Comme nous le disions nous-même il y a quelque temps, "le P. Morice n'a rien négligé pour faire de sa vaste Histoire de l'Eglise dans l'Ouest une oeuvre forte, impartiale et qui fera autorité. Il a rempli la promesse de sa préface d'un livre original, de première main, et que ne fut ni une compilation ni une réédition d'oeuvres indigestes de devanciers".

Hâtez-vous donc d'envoyer votre commande avant que l'édition ne soit épuisée. Etant donné son importance, le prix de l'ouvrage est des plus modérés. Voir l'annonce.

HE! ST-JEAN-BAPTISTE!

La *Liberté*, (9 décembre) annonce la fondation d'une Caisse Scolaire à l'Académie Provencher de Saint-Boniface.

Voilà une bonne nouvelle.

Honneur au Rév. Frère directeur de cette institution, qui en a pris l'initiative! Honneur pareillement aux enfants qui ont salué cette fondation avec un si bel enthousiasme!

Espérons que les hauts encouragements de Mgr Béliveau détermineront un grand nombre d'autres institutions dans la province à suivre ce bel exemple.

On nous permettra bien toutefois une petite remarque, par amour de l'exactitude.

Quoiqu'en dise le correspondant de la *Liberté* et aussi, dit-on, du *Manitoba*, la Caisse Scolaire de l'Académie Provencher, n'est pas *la première* du genre au Manitoba.

Qu'on se reparte à ce même journal la *Liberté* en date du 22 septembre dernier, et nous y verrons qu'une Caisse Scolaire, ou Epargne du Sou, existe dans la paroisse de Saint-Jean-Baptiste depuis deux ans et plus. Déjà au mois de juin dernier, les sous épargnés par les enfants des six écoles de Saint-Jean-Baptiste formaient la jolie somme de $520.43 (Rapport publié par la *Liberté* le 22 septembre.)

De sorte que la caisse de l'Académie Provencher viendrait en second.

Cela ne lui enlève rien de sa valeur; et il ne serait que juste que Saint-Boniface, centre de l'Eglise manitobaine, et foyer le plus lumineux de l'éducation dans l'Ouest, se hâtât de se mettre à tête du mouvement, par le nombre et la prospérité de ses Caisses Scolaires. L'exemple partant de haut, sera mieux suivi.

Pour la même raison, nous souhaitons que Saint-Boniface adopte l'idée des Caisses Desjardins. Qu'il en fonde pour ses ouvriers. On ne saurait croire, sans en avoir fait l'expérience, les services incalculables que rendraient une Caisse Desjardins dans un centre comme Saint-Boniface, surtout cette année où il y a disette de travail et d'argent.

Rappelons-nous bien aussi la parole encourageante de l'illustre Pie X, affirmant que le fait d'appartenir à une Caisse Populaire, est "le meilleur certificat d'honnêteté que puisse produire un ouvrier chrétien.".

Mais, encore une fois, pour ce qui est de la question de priorité, dans la fondation de Caisse Scolaire et de Caisse Desjardins au Manitoba, Saint-Jean-Baptiste en réclame l'honneur—jusqu'à ce qu'on prouve qu'il en a été fondé avant le 23 août 1911.

Nous ajouterons même ceci, au sujet de la démarche de M. l'inspecteur Brunet à laquelle fait allusion le correspondant de la *Liberté*: Nous avons raison de croire que M. Brunet s'est inspiré pour son travail de ce qu'il a vu et admiré à Saint-Jean-Baptiste.

Avec son esprit perspicace, voyant le succès de la Caisse Scolaire de Saint-Jean-Baptiste, M. Brunet a compris tout le bien que pareille institution était appelée à faire chez la classe écolière, et il n'a pas hésité à la recommander aux instituteurs réunis.

La nouveauté de la chose a fait sourire ceux qui ne pouvaient pas voir aussi loin que lui; mais l'idée est lancée; et cette bonne semence finira tôt ou tard par germer et porter fruits. Nous entrevoyons le jour où l'on sera content de revenir à l'étude de M. Brunet pour l'approfondir et la mettre à profit par la fondation de nombreuses Caisses Scolaires.—Et Saint-Jean-Baptiste se glorifiera d'avoir donné le branle.

A bon entendeur, salut!

BRAVO! LE PAS!

Vraiment, nous nous félicitons de l'erreur commise en parlant de la fondation de la Caisse Scolaire de l'Académie. Nous lui attribuions le titre d'aînée dans l'Ouest. M. l'abbé St-Amant en a profité pour nous rappeler la fondation bien antérieure de celle de Saint-Jean-Baptiste, d'autres égrès, des plus encourageants, depuis sa fondation. Stimulée par l'exemple de l'Académie Provencher, fruit de l'initiative de coles se préparent à fonder chez elles des caisses scolaires.

Mais c'est de Le Pas, du lointant Le Pas, que nous est venue la plus agréable nouvelle. Les petits Canadiens et les petites Canadiennes de Le Pas connaissent, depuis septembre dernier, l'économie du sou, du modeste sou.

Qu'on en juge par cette bonne lettre:

Le Pas, 15 décembre 1913.

Monsieur le rédacteur de
La Liberté,
Winnipeg.

Cher Monsieur,

Dans le dernier numéro de votre intéressant journal vous dites: "L'Académie Provencher de Saint-Boniface vient d'établir la première caisse d'épargne scolaire au Manitoba et probablement dans tout l'Ouest."

Vous serez peut-être surpris d'apprendre que notre modeste école catholique du Pas possède sa caisse d'épargne scolaire depuis le 15 septembre dernier. Déjà nos 60 petits Canadiens et Canadiennes ont la jolie somme de $78.74 en dépôt.

Pour exciter l'émulation entre la classe des grands et celle des petits, les maîtresses ont un joli drapeau du Sacré-Coeur qui est installé tous les lundis dans la classe qui a fait le dépôt le plus considérable durant la semaine précédente. Il faut voir les sacrifices que font ces chers petits pour posséder le pieux drapeau. Le transport de ce drapeau d'une classe à l'autre se fait toujours avec solennité, à la grande joie des uns et au regret des autres. Le tout fonctionne très bien.

Est-ce que par hasard l'honneur de la première caisse scolaire au Manitoba et dans tout l'Ouest ne reviendrait pas à Le Pas au lieu de Saint-Boniface?

Veuillez agréer mes salutations,

Un citoyen de Le Pas.

* * *

Nos plus sincères félicitations à nos petits compatriotes de Le Pas ainsi qu'aux bonnes et dévouées maîtresses qui s'ingénient à apprendre à leurs élèves le sens et le goût de l'économie.

En trois mois, $78.74 sauvées du gaspillage, économisées sou à sou par de petits élèves!

Que ce mouvement se généralise. Que des caisses scolaires se créent dans toutes nos écoles, que partout l'enfant apprenne à accumuler les sous, évitant le gaspillage et une foule de mauvaises habitudes, et l'on sera surpris, étonné, stupéfié de la forte épargne dont la caisse scolaire aura été l'instrument.

* * *

Je suis, comme Montaigne, impropre au discours continu.

* * *

Comme Dédale, je me forge des ailes; je les compose peu à peu, en y attachant une plume chaque

Priere de Noel

O Christ, à la fois Fils de l'homme et Roi du ciel,
Puisque la pauvreté vous plait, voici mon âme,
Etable du péché, triste foyer sans flamme,
Qui s'offre à vous, Seigneur, en ce jour de Noël.

La voici, délabrée autant que votre crèche:
Vous n'y sentirez pas le souffle réchauffant
Qui palpita jadis sur votre chair d'enfant,
Et vous y manquerez même de paille fraîche.

Sous ce toit ruineux et ces murs enfumés,
Si votre immense amour, Seigneur, vous fait descendre,
Vous ne verrez partout qu'une lugubre cendre
De passions, d'espoirs, de rêves consumés.

Les vices dont elle est encore toute imprégnée
Se pressent, mal domptés, ou rampent à son seuil;
Des loques d'avarice et des lambeaux d'orgueil
Y flottent, pareils à des toles d'arraignée.

Et l'égoïsme y souffle ainsi qu'un vent d'hiver;
Et, dans les profondeurs de la sombre masure,
Tel un dragon qu'abrite une caverne obscure,
Se traîne, tout fangeux, le démon de la chair.

Pourtant, dans ce taudis, sous les haillons sordides
De cette étable, où brame un immonde bétail,
S'il vous plaisait d'en faire un jour votre bercail,
Des vertus écloraient comme des lys candides.

Et leur parfum serait aussi pur que l'encens
Qu'on voir flotter autour des messes et des vêpres,
Seigneur, si vous voulicz me guérir de mes lèpres,
Et répandre sur moi vos baumes bienfaisants.

Vous fûtes doux au publicain, et doux à celle
Qui vers vous, près du puits de Jacob, a penché,
Tout ensemble, son coeur alourdi de péché
Et l'amphore d'où l'eau charitable ruisselle.

Il a suffi, Seigneur, d'un seul de vos regards
Pour changer en amour l'orgueil des pécheresses,
Et leurs pleurs ont coulé sur vos pieds, en caresses,
Sous le voile doré de leurs cheveux épars.

Puisque vous acceptez le plus modeste hommage,
Et chez les pauvres gens daignez vous héberger,
Venez, et rendez-moi simple comme un berger,
Et charitable et plein de foi comme un roi Mage.

Venez souffler sur mon foyer cendreux et froid,
Seigneur, balayez-en l'araignée et ses toiles,
Afin que les rayons emperlés des étoiles
Y glissent jusqu'à vous par les fentes du toit.

Faites revivre au fond de mon coeur taciturne
Ma juvénile ardeur et mes espoirs défunts,
Et que l'amour, l'ayant empli de ses parfums,
Sur vos pieds nus, Seigneur, le brise comme une urne.

ARSENE VERMENOUZE

TOM CARIBOU

Conte Canadien de

LOUIS FRECHETTE

UNE HISTOIRE DE CHASSE-GALERIE

Cric, crac, les enfants! Parli, parlo, parlons! Pour en savoir le court et le long, passez l'crachoir à Jos Violon. Sacatabi, sac-à-tabac! A la porte les ceuses qu'écouteront pas!

Est-il besoin de dire que le conteur qui débutait ainsi n'était autre que Jos Violon lui-même, mon ami Jos Violon, qui présidait à une veillée de contes, la veille de Noël au soir, chez le père Jean Bilodeau, un vieux forgeron de notre voisinage.

Pauvre vieux Jean Bilodeau, il y a maintenant plus de cinquante ans que j'ai entendu son enclume, et il me semble le voir assis à la porte du poële, les coudes sur les genoux, avec le tuyau de son brûle-gueule enclavé entre les trois incisives qui lui restaient.

Jos Violon était un type très amusant, qui avait passé sa jeunesse dans les chantiers de "bois carré", et qui n'aimait rien tant que de raconter ses aventures de voyages dans les "pays d'en haut" comme on appelait alors les coupes de bois de l'Ottawa, de la Gatineau et du Saint-Maurice.

Ce soir-là, il était en verve.

Il avait été le "compère" le matin, suivant son expression; et comme les accessoires de la cérémonie lui avaient mis un joli brin de brise dans les voiles, une histoire n'attendait pas l'autre.

Toutes des histoires de chantier, naturellement: batailles, accidents, pêches extraordinaires, chasses miraculeuses, apparitions, sortilèges, prouesses de toutes sortes, il y en avait pour tous les goûts.

—Dites-nous donc un conte de Noël, Jos, si vous en savez, en attendant qu'on parte pour la messe de Mênuit, fit quelqu'un—une jeune fille qu'on appelait Phémie Boisvert, si je me rappelle bien.

Et Jos Violon, qui se vantait de connaître les égards dus au sesque, avait tout de suite débuté par les paroles sacramentelles que j'ai rapportées plus haut.

A la suite de quoi, après s'être humecté la luette avec un doigt de jamaïque, et avoir allumé sa pipe à la chadelle, à l'aide d'une de ces longues allumettes en cèdre dont nos pères, à la campagne, se servaient avant et même assez longtemps après l'invention des allumettes chimiques, il entama son récit en ces termes:

—C'était donc pour vous dire, les enfants, que, cette année-là, j'avions été faire une cage de pin rouge en-haut de Bytown, à la fourche d'une petite rivière qu'on appelle la Galeuse, un nom pas trop appétissant comme vous voyez, mais qu'a rien à faire avec l'histoire que je m'en vas vous raconter.

J'étions quinze dans not'chantier; depuis le boss jusqu'au choreboy, autrement dit marmiton.

Tous des hommes corrects, bons travaillants, pas chicaniers, pas bâtreux, pas sacreurs—on parle pas, comme de raison, d'un petit torrieux de temps en temps pour émoustiller la conversation—et pas ivrognes.

Excepté un, dame! il faut ben le dire, un toffe!

Ah! pour celui-là, par exemple, les enfants, on appelle pus ça ivrogne; quand il se rencontrait face à face avec une cruche, ou qu'il se trouvait le museau devant un flacon, c'était pas un homme, c'était un entonnoir.

Y venait de quèque part derrière les Trois-Rivières.

Son nom de chrétien était Thomas Baribeau; mais comme not' foreman qu'était un Irlandais avait toujours de la misère à baragouiner ce nom-là en anglais, je l'avions baptisé parmi nous autres du surbroquet de Tom Caribou.

Thomas Baribeau, Tom Caribou, ça se ressemblait, c'pas? Enfin, c'était son nom de cage, et le boss l'avait attrapé tout de suite, comme si ç'avait été un nom de sa nation.

Toujours que, pour parler, m'a dire comme on dit, à mots couverts, Tom Caribou ou Thomas Baribeau, comme on voudra, était un gosier de fer-blanc première qualité, et par-dessus le marché, faut y donner ça, une rogue patante; quèque chose de dépareillé.

Quand je pense à tout ce que j'y ai entendu découdre contre le bon Dieu, la sainte Vierge, les anges et toute la saintarnité, il m'en passe encore des souleurs dans le dos.

Il invitait la vitupération des principes, comme dit M. le curé.

Ah! l'enfant de sa mère, qu'il était donc chéti, c't'animal-là!

Ca parlait au diable, ça vendait la poule noire, ça reniait père et mère cinq fois par jour, ça faisait jamais long comme ça de prière: enfin, je vous dirai que toute sa gueuse de carcasse, son âme avec, valait pas, sus vot'res pèque, les quat'fers d'un chien. C'est mon opinion.

Y en avait pas manque dans not' gagne qui prétendaient l'avoir vu courir le loup-garou à quat'pattes dans les champs, sans comparaison comme une bête, m'a dire comme on dit, qu'a pas reçu le baptême.

Tant qu'à moi, j'ai vu le véreux à quat'pattes ben des fois, mais c'était pas pour courir le loup-garou, je vous le persuade; il était ben trop soûl pour ça.

Tout de même, faut vous dire que pendant un bout de temps, j'étais un de ceux qui pensaient ben que si le flambeux courait queuque chose, c'était plutôt la chasse-galerie, parce qu'un soir Titoine Pelchat, un de nos piqueux, l'avait surpris qui descendait d'un grot'âbre, et qui y avait dit: "Toine, mon maudit, si t'as le malheur de parler de d'ça, je t'étripe fret, entends-tu?"

Comme de raison, Titoine avait raconté l'affaire à tout le chantier, mais sous secret.

Si vous savez ce que c'est que la chasse-galerie, les enfants, c'est moi qui peut vous dégoiser ça dans le fin fil, parce que l'ai vue, moi, la chasse-galerie.

Oui, moi, Jos Violon, un dimanche midi, entre la messe et les vêpres, je l'ai vue passer en l'air, dret devant l'église de Saint Jean-Deschaillons, sus mon âme et conscience, comme je vous vois là!

C'était comme qui dirait un canot qui filait, je vous mens pas, comme une ripouste, à cinq cents pieds de terre pour le moins, monté par une dizaine de voyageurs en chemise rouge, qui nageaient comme des damnés, avec le diable deboute sur la pince de derrière, qui gouvernait de l'aviron.

Même qu'on les entendait chanter en répondant avec des voix de payens:

V'là l'bon vent! V'là l'joli vent
vent!

Mais il est bon de vous dire aussi que y a d'autres malfaisants qu'ont besoin de tout ce balaclan-là pour courir la chasse-galerie.

Les vrais hurlots comme Tom Caribou, ça grimpe tout simplement d'un âbre, épi ça se lance su une branche, su un bâton, en n'importe quoi, et le diable les emporte.

Y font jusqu'à des cinq cents lieues d'une nuit pour aller marmiter on sait pas queux manigances de réprouvés dans des racoins où c'que les honnêtes gens ne voudraient pas mettre le nez pour une terre.

En tout cas, si Tom Caribou courait pas la chasse-galerie, quand y s'évadait le soir tout fin seul, en regardant par derrière lui si on le watchait, c'était toujours pas pour faire ses dévotions, parce que-y avait du sorcier là-dedans!—malgré qu'on n'eût pas une goutte de boisson dans le chantier, l'insécrable empestait le rhum à quinze pieds, tous les matins que le bon Dieu amenait.

Où c'qu'il prenait ça! Vous allez le savoir, les enfants.

J'arrivions à la fin du mois de décembre, et la Noël approchait, quand une autre escouade qui faisait chantier pour le même bourgeois, à cinq lieues plus haut que nous autres su la Galeuse, nous firent demander que si on voulait assister à la messe de Mênuit, j'avions qu'à les rejoindre, vu qu'un missionnaire qui r'soudait de chez les sauvages du Nipissingue serait là pour nous la chanter.

— Batêche! qu'on dit, on voit pas souvent d'enfants-Jésus dans les chantiers, ça y sera!

On n'est pas des anges, dans la profession de voyageurs, vous comprenez, les enfants.

On a beau pas invictimer les saints, et pi escandaliser le bon Dieu à coeur de jour, comme Tom Caribou, on passe pas six mois dans le bois et pi six mois sus les cages par année sans être un petit brin slack sus la religion.

Mais y a toujours des imites pour être des pas grand'chose, pas vrai! Malgré qu'on n'attrape pas des crampes aux mâchoires à ronger les balustres, et qu'on fasse pas la partie de brisque tous les soirs avec le bedeau, on aime toujours à se rappeler, c'pas, qu'un Canayen a d'autre chose que l'âme d'un chien dans le moule de sa bougrine, su vot' respèque.

Ca fait que la tripe fut ben décidée, et toutes les affaires arrimées pour l'occasion.

Y faisait beau clair de lune; la neige était snog pour la raquette; on pouvait partir après souper, arriver correct pour la messe, et être revenus flèche pour déjeuner le lendemain matin, si par cas y avait pas moyen de coucher là.

—Vous irez tout seuls, mes bouts de crime!... dit Tom Caribou, avec un chapelet de blasphèmes à faire gricher les cheveux, et en frondant un coup de poing à se splitter les jointures sur la table de la cambuse.

Pas besoin de vous dire, je présuppose, que personne de nous autres s'avisit de se mettre à genoux pour tourmenter le pendard. C'était pas l'absence d'un marabout pareil qui pouvait faire manquer la cérémonie, et j'avions pas besoin de sa belle voix pour entonner la Nouvelle Agréable.

—Eh ben, si tu veux pas venir, que dit le foreman, gène-toi pas, mon garçon. Tu garderas la cabane. Et puisque tu veux pas voir le bon Dieu, je te souhaite de pas voir le diable pendant qu'on n'y sera pas.

Pour lorse, les enfants, que nous v'là partis, la ceinture autour du corps, les raquettes aux argots, avec chacun son petit sac de provisions sur l'épaule, et la moiquié d'une torquette de travers dans le gouleron.

Comme on n'avait qu'à suivre la rivière, la route faisait risette, comme vous pensez ben; et je filions en chantant la Boulangère, sus la belle neige fine, avec un ciel comme qui dirait viré en cristal, ma foi de gueux, sans rencontrer tant seulement un bourdignon ni une craque pour nous interboliser la manoeuvre.

Tout ce que je peux vous dire les enfants, c'est qu'on n'a pas souvent de petites parties de plaisir comme ça dans les chantiers!

Vrai, là! on s'imaginait entendre la vieille cloche de la paroisse qui nous chantait: Viens donc! viens donc! comme dans le bon vieux temps; et des fois, le mistigri m'emporte! je me retournais pour voir si je voirais pas venir dernière nous autres queuque beau petit trotteur de par cheux nous, la crigne au vent, avec sa paire de clochettes pendue au collier, ou sa bande de gorlots fortillant à la martingale.

C'est ça qui vous dégourdissait le Canayen un peu croche!

Et je vous dis, moi, attention! que c'était un peu beau de voir arpenter Jos Violon ce soir-là! C'est tout ce que j'ai à vous dire.

Not' messe de Mênuit, les enfants, j'ai pas besoin de vous dire que ça fut pas fionné comme les cérémonies de Monseigneur.

Le curé avait pas m'a dire comme on dit, un set de garnitures numéro trente-six; les agrès de l'autel reluisaient pas assez pour nous éborgner; les chantres avaient pas toute la sifflette huilé comme des gosiers de rossignols, et les servants de messe auraient eu, j'crais ben, un peu plus de façon l'épaule sour le cantouque que l'encensoir au bout du bras.

Avec ça que y avait pas plus d'Enfant-Jésus que su la main! Ce qui est pas, comme vous savez, rien qu'un bouton de manque pour une messe de Mênuit.

Pour dire la vérité, le saint homme Job pouvait pas avoir un gréement pus pauvre que ça pour dire sa messe!

Mais, c't'égal, y a ben eu des messes en musique qui valaient pas c't'elle-là, mes p'tits coeurs, je vous en donne la parole d'honneur de Jos Violon!

Ca nous rappelait le vieux temps, voyez-vous, la vieille paroisse, la vieille maison, la vieille mère... exétéra.

Bon sang de mon âme! les enfants, Jos Violon est pas pince-lalippe, ni un braillard de la Madeleine, vous savez ça; et ben, je finissait pas de changer ma chique de bord pour m'empêcher de pleurer.

Mais y s'agit pas de tout ça, faut savoir ce qu'était arrivé à Tom Caribou pendant not' absence.

Comme de raison, c'est pas la peine de vous conter qu'après la messe, on revint au chantier en piquant au plus court par le même chemin. Ce qui fait qu'il était grand jour quand on aperçut la cabane.

D'abord on fut joliment surpris de pas voir tant seulement une pincée de boucane sortir du tuyau; mais on le fut encore ben plus quand on trouvit la porte toute grande ouverte, le poêle raide mort, et pas plus de Tom Caribou que dans nos sacs de provisions.

Je vous mens pas, la première idée qui nous vint, c'est que le diable l'avait emporté.

Un vagabond de c't'espèce-là c'pas?...

—Mais c't'égal, qu'on se dit, faut toujours sarcher.

C'était pas aisé de le sarcher, vu qu'il avait pas neigé depuis plusieurs jours, et qu'y avait des pistes éparpillées tout alentour de la cabane, et jusque dans le fond du bois, si ben encroisaillées de tout bord et de tout côté, que y avait pas moyen de s'y reconnaître.

Chanceusement que le boss avait un chien ben smart: Polisson, qu'on l'appelait par amiquié.

—Polisson, sarche! qu'on y dit. tant, la queue en l'air, le nez dans la neige; et nous autres par derrière avec un fusil à deux coups chargé à balle.

On savait pas ce qu'on pourrait rencontrer dans le bois, vous comprenez ben.

Et je vous dis, les enfants, que j'avions un peu ben fait de pas oublier c't'instrument-là, comme vous allez voir.

Dans les chantiers faut des précautions.

Un bon fusil d'une cabane, c'est sans comparaison comme le cotillon d'une créature dans le ménage. Rappelez-vous ben ça, les enfants!

Toujours que c't'fois-là, c'est pas à cause que c'est moi qui le manoeuvrais, mais je vous persuade qu'il servit à queuque chose, le fusil.

Y avait pas deux minutes qu'on reluquait à travers les branches, que v'là not'chien figé dret sus son derrière, et qui tremblait comme une feuille.

Parole de Jos Violon, j'crois que si le vlimeux avait pas eu honte, y revirait de bord pour se sauver à la maison.

Moi, je perds pas de temps, j'épaule mon ustensile, et j'avance...

Vous pourrez jamais vous imaginer, les enfants, de quoi t'est-ce que j'aperçus dret devant moi, dans le défaut d'une petite coulée là où c'que le bois était un peu plus dru, et la neige un peu plus épaisse qu'ailleurs.

C'était pas drôle! je vous en signe mon papier.

Ou plutôt, ça l'aurait ben été, drôle, si ç'avait pas été si effrayant.

Imaginez-vous que not' Tom Caribou était braqué dans la fourche d'un gros merisier, blanc comme un drap, les yeux sortis de la tête, et fisqués sus la physiolomie d'une mère d'ourse qui tenait le merisier à brasse-corps, deux pieds au-dessous de lui.

Batiscan d'une petite image! Jos Violon est pas un homme pour cheniquer devant une crêpe à virer, vous savez ça; eh ben le sang me fit rien qu'un tour depuis la grosse orteil jusqu'à la fossette du cou.

C'est le temps de pas manquer ton coup, mon pauvre Jos Violon, que je me dis. Envoie fort, ou ben fais ton acte de contorsion!

Y avait pas à barguiner, comme on dit. Je fait ni une, ni deux, vlan! Je vrille mes deux balles raide entre les deux épaules de l'ourse.

La bête pousse un grognement, étend les pattes, lâche l'âbre, fait de la toile, et timbe sus le dos les reins cassés.

Il était temps.

J'avais encore mon fusil à l'épaule, que je vis un autre paquet dégringoler de l'âbre.

C'était mon Tom Caribou, sans connaissance, qui venait s'élonger en plein travers de l'ourse les quat' fers en l'air, avec un rôdeux coup de griffe dans le fond... de sa conscience, et la tête... devinez les enfants!... La tête toute blanche!

Oui, la tête blanche! La crignasse y avait blanchi de peur dans c'te nuit-là, aussi vrai que je vas prendre un coup tout à l'heure, avec la grâce du bon Dieu et la permission du père Bilodeau, que ça lui sera rendu, comme on dit, au sanctus.

Oui, vrai! le malvat avait vieilli au point que j'avions de la misère à le reconnaître.

Pourtant c'était ben lui, fallait pas l'ambâdonner.

Vite, on afistole une estèque avec des branches, et pi on couche mon homme dessus, en prenant ben garde, naturellement, au jambon que l'ourse y avait détérioré dans les bas côtés de la corporation; et pi on le ramène au chantié, à moitié mort et aux trois quarts gelé raide comme un saucisson.

Après ça, dame, il fallait aussi draver l'ourse jusqu'à la cambuse.

Mais v'là-t-y pas une autre histoire!

Vous traiterez Jos Violon de menteur si vous voulez, les enfants; c'était pas croyable, mais la vingueuse de bête sentait la boisson, sans comparaison comme une vieille tonne défoncée; que ça donnait des envies de licher l'animal, à ce que disait Titoine Pelchat.

Tom Caribou avait jamais eu l'haleine si ben réussie.

Mais, laissez faire, allez, c'était pas un miracle.

On comprit l'affaire quand Tom fut capable de parler, et qu'on apprit ce qui était arrivé.

Vous savez, les enfants—si vous le savez pas, c'est Jos Violon qui va vous le dire—que les ours passent pas leux hivers à travailler aux chantiers comme nous autres, les bûcheux de bois carré, autrement dits voyageurs.

Ben loin de travailler, c'te nation-là pousse la paresse au point qu'ils mangent seulement pas.

Aux premières gelées de l'automne, y se creusent un trou entre les racines d'un âbre, et se laissent enterrer là tout vivants dans la neige, qui fond par-dessour, de manière à leux faire une espèce de réservoir, là y où c'qu'ils passent leux hivernement, à moitié endormis comme des armottes, en se lichant les pattes en guise de repas.

Le nôtre, au plutôt celui de Tom Caribou, avait choisi la racine de ce merisier-là pour se mettre à l'abri, tandis que Tom Caribou avait choisi la fourche... je vous dirai pourquoi tout à l'heure.

Seulement—vous vous rappelez, c'pas, que le terrain allait en pente—Tom Caribou, c'qu'était tout naturel, rejoignait sa fourche du côté d'en-haut; et l'ourse, c'qu'était ben naturel étout, avait creusé son trou du côté d'en-bas, où c'que les racines étaient plus sorties de terre.

Ce qui fait que les deux animaux se trouvaient presque voisins, m'a dire comme on dit, sans s'être jamais rencontrés. Chacun s'imaginait qu'il avait le merisier pour lui tout seul.

Vous allez me demander quelle affaire Tom Caribou avait dans c'te fourche.

Eh ben, dans c'te fourche y avait un creux, et dans ce creux notre ivrogne avait caché une cruche de whisky en esprit qu'il avait réussi à faufiller dans le chantier, on sait pas trop comment.

On suppose qu'il nous l'avait fait traîné entre deux eaux, au bout d'une ficelle, en arrière du canot.

Toujours est-il qu'il l'avait! Et le soir, en cachette, il grimpait dans le merisier pour aller emplir son flasque.

C'était de c't'âbre-là que Titoine Pelchat l'avait vu descendre, la fois qu'on avait parlé de chasse-galerie; et c'est pour ça que tous les matins, on aurait pu lui faire flamber le soupirail rien qu'en lui passant un tison sour le nez.

Ainsi donc, comme dit M. le curé, après not' départ pour la messe de Mênuit, Tom Caribou avait été emplir son flasque.

Un jour de grand'fête, comme de bonne raison, le flasque s'était vidé vite, malgré que le vieux fût tout seul à se payer la traite; et mon Tom Caribou était retourné à son armoire pour renouveler ses provisions.

Malheureusement, si le flasque était vide, Tom Caribou l'était pas, lui. Au contraire, il était trop plein.

La cruche s'était débouchée, et le whisky avait dégorgé à plein gouleron de l'autre côté du merisier, sus le museau de la mère ourse.

La vielle s'était d'abord liché les babines en reniflant: et trouvant que c'te pluie-là avait un drôle de goût et une curieuse de senteur, elle avait ouvert les yeux. Les yeux ouverts, le whisky avait coulé dedans.

Du whisky en esprit, les enfants, faut pas demander si la bête se réveillit pour tout de bon.

En entendant le hurlement, Tom Caribou était parti à descendre; mais bougez pas! l'ourse qui l'avait entendu grouiller, avait fait le tour de l'âbre, et avant que le malheureux fût à moitié chemin, elle lui avait posé, sus vot' respèque, pour parler dans les tarmes, la patte dret sur le rond-point.

Seulement l'animal était trop engourdi pour faire plusse; et, pendant que not' possédé se racotillait dans l'âbre, le l'envers du frontispiece tout ensanglanté, il était resté à tenir le merisier à brassée, sans pouvoir aller plus loin...

V'là ce qui s'était passé... Vous voyez que, si l'ourse sentait le whisky, c'était pas un miracle.

Pauvre Tom Caribou! entre nous autres, ça prit trois grandes semaines pour lui radouer le fond de cale. C'est Titoine Pelchat qui y collait les catapleumes sur la... comme disent les notaires, sur la propriété foncière.

Jamais on parvint à mettre dans le cabochon de notre ivrogne que c'était pas le diable en personne qu'il avait vu, et qui y avait endommagé le cadran de c'te façon-là.

Fallait le voir tout piteux, tout cireux, tout débiscaillé, le tounet comme un croxignole roulé dans le sucre blanc, et qui demandait pardon, même au chien, de tous ses sacres et de toutes ses ribotes.

Il pouvait pas s'assire, comme de raison; pour lorse qu'il était obligé de rester à genoux.

C'était sa punition pour pas avoir voulu s'y mettre d'un bon coeur le jour de Noël...

Et cric! crac! crac!
Sacatabi, sac-à-tabac!
Mon histoire finit d'en par là.

UN ABONNE SUBSTANTIAL

Rien de plus précieux pour un journal ni de plus réconfortant que de se sentir en communion avec ses abonnés. Lorsqu'on a mené une campagne difficile, soutenu l'assaut des adversaires et repoussé les injures, la sympathie du fidèle lecteur fait oublier bien des peines.

En France, elle se traduit par des letres qui portent à l'écrivain des éloges et des encouragements. Elle s'exprime ailleurs de façon plus concrète. En Allemagne, si l'on en croit la *Frankfurter Zeitung*, il n'est guère de journal qui ne reçoive, après un bon article, des fleurs, des fruits ou même des légumes, tant il est vrai que, dans ce pays, toutes les grandes joies se célèbrent en mangeant.

Pareil usage existe en Hongrie, et l'on cite un journal, le *Egyetertes*, dont un seul abonné nourrit pendant longtemps toute la rédaction.

Ce Mécène substanciel n'est autre que M. Bimbo, le plus puissant marchand de porcs de l'Europe centrale. Ravi de rencontrer dans l'*Egyetertes* un interprète exact de ses vues politiques, il envoyait chaque jour des jambons, des pieds, des andouilles, des hures, des queues, des boudins, des saucisses, toutes les délicatesses qui se peuvent tirer du porc, en qui rien ne se perd, non plus que dans la nature.

Mais un journal ne vit pas seulement de porc, et la minute vint où l'*Egyetertes*, battu par les destins contraires, dut envisager une liquidation. Ses rédacteurs, assemblés pour la dernière fois, discutaient la formule de l'adieu aux lecteurs lorsqu'on annonça M. Bimbo.

Il attendait dans l'antichambre, suivi, comme toujours, d'un convoi de victuailles. On le fit entrer. A peine introduit dans la salle, il comprit, à la tristesse peinte sur les visages, qu'il se passait quelque chose de grave. En deux mots, il fut au courant. Alors, tirant de sa poche un carnet, il déclara qu'un journal, si conforme à ses vues, ne pouvait disparaître, et, griffonnant une signature au bas d'une feuille de chèque, il remit d'un trait de plume l'*Egyetertes* à flot.

On laisse à penser de quel coeur la rédaction fit venir de la bière pour arroser les jambons.

PRESERVE MIRACULEUSEMENT...

Djeha est le bouffon populaire des Arabes. C'est le Calino de l'Afrique. Ses bouffonneries, ses bons mots sont innombrables.

Djeha revenait un jour de la chasse, lorsqu'il aperçoit de loin devant sa maison un burnous qui semblait récéler un malfaiteur.

Craignant pour sa vie, notre héros épaule son fusil et tire. Le voleur ne bouge pas. Djeha prend sa course. Mais une fois rentré chez lui, il constate que ce n'est que son propre manteau que sa mère, en ménagère soigneuse, avait lavé et mis sécher sur un pieu.

Djeha alors se prosterne et s'écrie:

—Qu'Allah soit loué! Si j'avais été dans mon burnous je me serais tué.

Et, en bon musulman qu'il est, il entonne des actions de grâce.

BRUNE OU BLONDE

Un psychologue pérorait dans une réunion publique.

Il avait choisi comme sujet l'influence de la couleur des cheveux sur le caractère de la femme.

—Toutes les statistiques prouvent, déclara-t-il, que les blondes sont plus impressionnables, plus nerveuses, plus irritables et irritantes que les brunes et qu'en conséquence il est plus difficile de vivre en bonne intelligence avec elles.

Le conférencier avala une gorgée d'eau sucrée et il se prépara à continuer. A ce moment une voix d'homme se fit entendre dans l'auditoire.

—N'y a-t-il aucune exception à cette règle? demandait cette voix.

—Aucune que je sache, dit l'orateur.

—Alors de deux choses l'une, poursuivit la voix. Ou vous vous trompez malgré tout, ou bien ma femme qui est brune se teint les cheveux.

Département des patrons

POUR DAMES.

Ce vêtement peut avoir une longueur de 39 ou 52 pouces. Dos et devant unis. Les manches sont du modèle "raglan", s'évasant aux épaules; le cou est orné d'un collet régulier avec revers.

Une large ceinture du même tissu que le costume a de chaque côté une poche. On peut se dispenser de la ceinture et n'employer qu'une large poche rapportée.

Le patron No. 6,378 est pour mesures de buste de 34 à 42 pouces. La grandeur moyenne demande 4 verges d'un matériel de 54 pouces de largeur: pour les costumes courts, 3½ d'un matériel de même largeur.

Ce patron peut êtreobtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



POUR FILLETTES.

Ce costume "sacque" est tout d'un morceau. Les manches font corps avec le manteau. Il y a une couture de chaque côté et le long les épaules. Au cou, la chemisette se termine par un large collet roulé. Les manches peuvent être pleins longueur ou plus courtes. La ceinture est du même tissu que le costume.

Le patron No. 6,385 est pour enfants de 6, 8, 10 et 12 ans. La grandeur moyenne demande 2¾ verges d'un tisspu de 36 pouces de large et ⅝ de verge d'un tissu de 27 pouces de large pour les bordures.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,

LA LIBERTE.

B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté,

B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No........... Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

UN HORRIBLE DRAME

Une jeune fille tuée par une bombe envoyée par express.

New-York, 22.—Un drame horrible s'est produit hier dans les bureaux de la O. K. Bottling Company, 528 Ouest 38e rue. Une jeune fille employée comme sténographe, Melle Ida Annusewitz, s'occupait du dépouillement du courrier. Elle défaisait un petit colis qui venait d'être livré quand une violente explosion se produisit.

Le colis était une bombe.

La jeune fille eut le visage et la poitrine déchiquetés: la main droite et deux doigts de la main gauche emportés. M. MacCabe, directeur de l'entreprise fut grièvement blessé à la tête ainsi qu'un employé nommé Thomas Ryan.

L'ameublement du bureau fut mis en pièces, les vitres volèrent en éclats, les papiers qui se trouvaient sur le bureau de la sténographe furent réduits en un tas de menus débris.

Un expert qui visita le bureau moins d'une heure après l'explosion, déclara que l'engin était une bombe du même genre que celles que fabriquait Merman Klotz et qu'il envoya au juge Rosalsky et à Mme Hererra, c'est-à-dire une bombe munis d'un petit appareil électrique et pleine de morceaux de métal.

Des recherches entreprises par la police il résulte que le colis avait été envoyé par l'intermédiaire du bureau de l'Adams Express Company de Bowery, près de Broom street. L'employé qui reçut le paquet dit qu'il pourrait reconnaître l'expéditeur.

M. Callahan est propriétaire de l'usine de la 38e rue.

On pensait d'abord qu'un employé récemment congédié avait voulu se venger, mais il paraitrait que cette vengeance viserait plutôt le directeur M. McCabe.

Melle Ida Annusewitz dut mourir, de l'avis du docteur Lowsley, de l'hôpital Bellevue, une vingtaine de minutes après l'explosion.

LA COURSE DE SIX JOURS

Goullet arrive premier. Une finale émouvante.

New-York.—La dernière nuit de la grande randonnée cycliste a été fertile en incidents. C'est d'abord, après la chute de Collins, l'abandon de Grenda, ce qui permet à Walthour de former une nouvelle équipe avec Clarke. Les deux coureurs vont se reposer et Grenda continue à rouler pendant ce temps, pour abandonner définitivement à l'expiration de 4 heures accordées à Walthour pour trouver un nouvel équipier.

Ensuite, une chasse terrible qui n'a pas duré moins de 22 minutes. Walthour et Clarke, qui avaient mené le train, perdent deux tours; Fogler est mis à l'amende de $25 pour avoir repris son co-équipier en dehors de la piste. Appelhans-Packebusch perdent deux tours et Carmen-Cameron et Corry-Walker sont pénalisés d'un tour pour reprises irrégulières.

Kopsky-Keefe abandonnent à 3 heures 23.

Clarke et Cameron tombent dans un virage: Walthour et Clarke décident d'abandonner.

MacNamara et Petit-Breton tombent à cinq heures et demie: ils sont contusionnés seulement et pourront probablement continuer. Packenbush ayant relayé Petit-Breton, essaie plusieurs emballages très vifs, mais c'est à peine s'il peut prendre un demi-tour d'avance, car le peloton le rattrape bientôt.

Ces deux incidents provoquent naturellement un vacarme épouvantable dans les galeries: les hurlements et les coups de sifflet d'un certain public fournissent aux spectateurs bénévoles un concert assourdissant qu'un emballage de Brocco ne fait qu'accentuer. Heureusement, cela ne dure guère: la course reprend sur un train vif, mais sans nouvel sur-excitation.

Packenbusch mène toujours un train sévère. A 6 heures, le peloton de tête avait couvert 2,670 milles 3 tours.

A mesure que l'heure finale approche, l'attitude des coureurs manifeste une plus grande nervosité. Les emballages se multiplient mais durent peu.

Le train est de plus en plus soutenu. Les hécatombes de records continuent.

A 7 heures 45, les équipes Petit-Breton-Packenbush et Carmen-Cameron étant les plus en retard et n'yant plus de aucune chance de se classer, on leur donne l'ordre de quiter la piste.

A la fin de la 141e heure, le peloton de tête a couvert 2,730 milles et cinq tours.

A 9 heures 20, la cloche sonne, annonçant que le record des six jours est battu.

Le public, debout, acclame. Brocco mène, pendant les 10 dernières minutes, un train terrible.

A la fin de la 142e heure, le peloton de tête a couvert 2,751 milles.

Le dernier mille qui doit décider du classement final est disputé par Verrit, Goullet, Root, Hill, Halstead et Lawrence.

Le coup de pistolet annonçant le départ du premier mille est tiré par M. Powers.

Verri prend la tête, puis passe en troisième position.

Derrière Root et Goullet, Hill vient à l'extérieur et enferme le champion italien.

Verri cherche à sortir mais est "balancé", par deux fois par Hill. Il parvient cependant à s'échapper mais il est trop tard, car il doit voyager à l'extérieur.

Goullet gagne dans un style impressionnant. Lawrence finit second; Root troisième; Halstead quatrième; Verri cinquième et Hill sixième.

Les septième et huitième places sont disputées entre Corry et Thomas. Thomas gagne d'une longueur.

UN POLICIER TUE UN BANDIT

Attaqué par six malfaiteurs il parvient à s'en défaire.

New-York, 23.—Le policeman Walsh, de Brooklyn, se rendait chez lui, à la fin de son service, par un tramway de Nortrand avenue. Au moment où le tramway passait dans Floyd street, Walsh entendit deux détonations. Il descendit aussitôt et se précipita vers un bar d'où il lui semblait que le bruit était venu.

Quand il pénétra dans le bar, l'obscurité y régnait, mais les individus présents purent reconnaitre son uniforme à la lumière de la rue. Quelqu'un cria:

—Un policeman! rossez-le.

Aussitôt Walsh voulut prendre son révolver, mais il n'en eut pas le temps. Frappé violemment de plusieurs coups de poing à la fois, il fut renversé et plusieurs individus se jetèrent sur lui; il en compta six.

Les assaillants essayèrent de le désarmer, mais Walsh fut assez heureux pour se relever et, à coups de poing à droite et à gauche, il se débarrassa de ses agresseurs. Des coups de revolver éclatèrent, puis les malandrins prirent la fuite. Walsh n'avait pas été atteint; il s'élança à la poursuite de ses assaillants.

Dans la rue, les fuyards se retournèrent à plusieurs reprises et firent feu de nouveau sur le policeman. Celui-ci riposta d'abord en tirant simplement en l'air et cria aux fuyards de s'arrêter. Bien entendu, ils n'en firent rien.

Walsh alors n'hésita plus: il fit feu, en visant, cette fois. Aussitôt, l'un des hommes s'abattit. Walsh s'arrêta, et, voyant qu'il était mort, reprit sa poursuite. Deux autres des bandits avaient pénétré dans une maison. Walsh les y suivit, gravit l'escalier jusqu'au toit et y découvrit les deux compères. Sous la menace de son revolver, il les obligea à se rendre.

D'autres policemen, attirés par les coups de feu, l'aidèrent à conduire ses prisonniers au poste.

Ceux-ci donnèrent les noms de John Feifer et Antonio Duco. Ils prétendirent n'avoir été pour rien dans l'agression contre le policeman.

Le bandit tué par Walsh était un nommé Stevens. La balle du policeman l'avait frappé dans le dos et avait traversé l'un des poumons. La mort avait été instantanée.

VOLCAN EN ERUPTION

Une ile est entièrement ravagée.

Paris, 23.—Le ministère des colonies a reçu aujourd'hui un télégramme du gouverneur de la Nouvelle Calédonie annonçant que l'île Ambrim avait été entièrement ravagée par une éruption volcanique.

Pendant cinq jours, une pluie de cendres et de scories tomba sans discontinuer; les habitants, affolés, s'enfuirent chercher refuge dans les locaux des missions catholiques et presbytériennes.

Le steamer "France" les transporta ensuite à Melkula, où on leur donna asile.

Le colonel Carion et deux autres Français organisèrent les secours. M. Brunet, gouverneur de la Nouvelle Calédonie, dit qu'ils firent preuve "de courage, d'initiative et de sang-froid".

Les résidents français et anglais se rendirent sur les lieux dévastés à bord du croiseur "Kersaint".

On ne signale aucune victime.

Depuis 1906, les Nouvelles Hébrides sont sous le contrôle d'une commission mixte franco-anglaise.

MORT DU CARDINAL RAMPOLLA

"Le cardinal Rampolla était un des plus grands hommes de l'Eglise", dit le Pape.

Rome, 18.—Le cardinal Rampolla est mort, hier soir, à l'âge de 70 ans.

Le cardinal, ancien secrétaire d'Etat du pape Léon XIII, lui aurait certainement succédé au Vatican si l'Autriche n'avait pas mis son veto.

La mort du cardinal Rampolla n'a été annoncée au pape Pie X que ce matin.

Le cardinal Merry del Val et Mgr Giovanni Bressan, secrétaire particulier du pape, se chargèrent de prévenir, ce matin, sa sainteté, avec tous les ménagements possibles. Mais, lorsqu'ils parlèrent à Pie X de l'indisposition du cardinal Rampolla, le pape pâlit et exigea qu'on lui dise la vérité. On lui annonça alors la mort du cardinal.

Les premiers moments d'émotion passés, le pape dit:

—Le cardinal Rampolla était un des plus grands hommes de l'Eglise. Il était devenu plus grand depuis qu'il s'était retiré des relations extérieures du saint-siège."

Samedi dernier, le pape avait reçu le cardinal Rampolla et ils avaient eu une longue conférence: il paraissait alors en excellente santé.

LE BANDIT VILLA

Une déclaration de l'ambassade du Mexique à Washington.

Washington, 23.—L'ambassadeur du Mexique a fait savoir que des consulats établis le long de la frontière lui était parvenu le récit des atrocités et actes de vandalisme commis par Villa, chef des rebelles, lorsqu'il s'empara de Chihuahua, la semaine dernière.

Tous ceux qui connaissent les antécédents de Villa et ses crimes nombreux n'en sont nullement étonnés.

A la suite des vols dont il s'était rendu coupable, l'ambassade du Mexique avait même demandé son extradition en mars dernier, ce à quoi le département de l'Etat avait consenti.

Villa, comme Zapata, est le type achevé de ces chefs de rebelles qui, sous prétexte de punir le mal et d'établir une république meilleure, se livre à toutes sortes d'excès et de pillage, tuant les étrangers et s'emparant de leurs biens, alors que les derniers gouvernements avaient pris leur défense.

C'est pourquoi l'ambassade veut attirer l'attention du public intelligent sur le contraste qui existe entre de telles atrocités et le soin que prend le gouvernement du général Huerta, malgré des difficultés inouïes, à protéger la vie et les propriétés des étrangers résidant au Mexique, au point que les commandants des troupes fédérales et leurs soldats n'ont jamais été accusés du moindre acte de violence à l'égard des étrangers.

Les dernières victoires que les fédéraux ont remportées à Tampico ou Torreon, comparées aux horreurs commises au nom du "constitutionalisme", ont montré au public l'exactitude des faits, car le public, en effet, jugeait les choses d'après les journaux de ce pays, toujours plus enclins à donner des nouvelles à sensation et exagérées qu'à faire connaître l'opinion des gens bien informés et à publier les articles les mieux et les plus consciencieusement rédigés.

M. Bryan avoue que les Etats-Unis ont prié M. Georges C. Carrothers, envoyé spécial de ce pays, d'adresser des représentations au général Carranza au sujet des excès commis par Villa à Chihuahua.

Ainsi, le gouvernement des Etats-Unis a voulu montrer qu'il agissait de même avec Carranza et les constitutionnels qu'avec Huerta et son gouvernement.

Villa est un homme qui ne recule devant rien; aussi doute-t-on que Carranza puisse avoir sur lui quelque influence. Il ne fera probablement aucun cas des avis de Carranza et il s'est moqué de la protestation des Etats-Unis et continuera d'exercer son pouvoir tyrannique et arbitraire.

LE CANADA VU PAR UN NOUVEL ARRIVANT

Ses premières impressions de l'Ouest

La Canadienne" revue mensuelle publiée à Paris pour le développement des relations Franco-Américaines, et organe de l'Association "La Canadienne" publie dans son numéro de novembre une lettre de l'abbé M... ancien curé d'un village de la Lozère. Ce sont ses premières impressions sur notre vaste pays.

Après une heureuse traversée de huit jours, nous remontons le Saint-Laurent. On aperçoit sur ses larges rives une double rangée d'églises et de clochers gothiques qui rappellent la vieille France catholique. Des grands ports de Québec et de Montréal partent vers l'Ouest des trains bondés d'immigrants. Jusqu'à Winnipeg il ne faut guère que deux jours, grâce aux travaux audacieux des grandes compagnies. Sans ces entreprises, l'Ouest canadien serait encore à peu près inconnu; tandis qu'il devient l'un des premiers greniers du monde. Aussi bien, les Canadiens des Etats-Unis, du Québec et de l'Acadie, viennent en grand nombre dans les jeunes provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta. D'autre part, les gros financiers américains spéculent, à gros intérêts, sur l'avenir incontestable de ces terres, aux entrailles vierges et fécondes.

WINNIPEG ET SAINT-BONIFACE

Winnipeg, capitale du Manitoba, compte déjà près de 200,000 âmes. Outre le français et l'anglais, on y parle, dit-on, plus de soixante langues. De fait, rien que les trois ou quatre cents immigrants venus par notre petit navire, représentaient neuf nations de l'Europe.

Nous avons fait un très agréable séjour à Saint-Boniface, ville exclusivement française qui va se soudant à Winnipeg. Ici, comme à Montréal, nous avons admiré les institutions catholiques: collèges, couvents, hôpitaux, etc. Ces grands établissements sont munis de tout le confort américain, jusqu'à la cuisine qu'on fait, non pas au gaz, comme à Paris, mais, à l'électricité. Bien plus, je viens de lire dans un journal qu'on prépare un système électrique très ingénieux par lequel les cuisinières feront cuire les repas en *jouant du piano*. C'est peut-être une fantaisie ou une malice, car dans les modestes demeures des campagnes les plus reculées, on trouve des pianos!

WAUCHOPE, SASK.

Nous faisons visite à un vieil ami, l'abbé Gaire, de Nancy. Il a bien pâti, le pauvre, dès les débuts; mais enfin il est à l'honneur. Les paroisses françaises qu'il a fondées sont prospères à tous égards, et à l'occasion de ses noces d'argent de missionnaire—(si bien chantées par les "Cloches de Saint-Boniface", organe de l'évêché)—les colons lui ont témoigné leur reconnaissance.

Nous avons parcouru à toute vapeur les vastes plaines du Manitoba et de la Saskatchewan, monotones, sans doute, comme toutes les plaines qui s'étendent à perte de vue, mais pratiquement elles offrent un consolant tableau par leurs moissons splendides, froment, lin, orge, avoine, etc.

REGINA, SASKATOON, PRINCE-ALBERT

Régina, capitale de la Saskatchewan, est une gentille cité de 10,000 habitants. C'est un nouvel évêché, où Mgr Mathieu (ex-recteur de l'Université de Québec), nous reçoit avec une bonté exquise. Sa Grandeur vient de parcourir—(et en auto)—une partie de son diocèse qui équivaut à un tiers de la France.

Au nord, Saskatoon, un tout petit village, il y a dix ans à peine, et aujourd'hui ville de 25,000 âmes, avec une grande église dont le maître-autel a coûté vingt-cinq mille francs. On parle d'y établir un collège comme celui des Jésuites à Edmonton, capitale de l'Alberta. Les religieuses de la Présentation, avantageusement connues en France, y élèvent un magnifique couvent.

Chez le bon Père curé Lacoste, Oblat de Marie Immaculée, nous avons feuilleté l'Annuaire de l'Eglise Canadienne qui compte 41 congrégations d'hommes et 70 de femmes. Or, elles ne suffisent pas à la tâche qui va sans cesse grandissante.

Voici, entre autres, un signe d'espérance pour l'avenir de la Saskatchewan, province aussi grande que l'empire germanique, c'est que les terres environnant toutes les cités naissantes, par exemple Prince-Albert, sont déjà retenues, plusieurs kilomètres à la ronde, à des prix exorbitants. D'autre part, les campagnes font aussi d'immenses progrès.

Nous voilà donc à Prince-Albert. Ce n'est plus la prairie monotone, mais un site très varié. Son grand fleuve possède des énergies électriques assez puissantes pour éclairer et vivifier tout un pays.

Il a surtout un élément catholique-français, et c'est plaisir de voir avec quelle autorité et quelle vaillance "Le Patriote de l'Ouest" —le premier et unique journal français de la province—défend (avec notre foi intégrale) notre antique et belle langue.

Ce vaste diocèse compte un grand nombre de paroisses franco-canadiennes, desservies par des prêtres venus de France et attirés ici par le vénérable évêque-missionnaire, Mgr Pascal, de Viviers.

Nous quittons son évêché pour visiter les campagnes lointaines.

A cent milles, à l'est, nous arrivons à Star-City—*cité de l'Etoile*. —Il y a quatre ou cinq ans, un missionnaire racontait qu'il y avait vu bien des étoiles, mais pas de "City". De fait il n'y avait que quelques cabanes, comme qui dirait les burons de nos montagnes d'Auvergne, et aujourd'hui c'est une bourgade avec une belle petite église et un jeune curé français qui déjà connaît bien l'Amérique du Nord.

A cinq kilomètres de la station, M. Jos. A..., un cultivateur venu de la Lozère, a acheté 15,000 francs une terre de 64 hectares dont 25 défrichés. Il n'y a pas un pouce de terrain qui ne puisse produire pendant de longues années, *sans aucun engrais*, les meilleures céréales. En effet, c'est du meilleur terreau, façonné par des dépôts séculaires; dépôts herbeux, forestiers et marins; car l'Ouest-Canadien était autrefois l'Océan. Aussi bien, l'herbage, en apparence grossier, contient un élément salin et ferrugineux qui le rend sain et appétissant. Bref, M. A... ne regrette pas d'avoir traversé l'Atlantique avec son épouse et ses huit gros enfants. Il est probable que, si elle n'était pas venue ici, cette intéressante famille (comme tant d'autres du Plateau Central), aurait été s'étioler à Paris.

Dans sa mentalité française, M. A... a peut-être mal fait de payer comptant sa propriété et de nombreuses machines agricoles au lieu d'acheter, avec ce capital, un bon troupeau pour l'élevage. En effet, ici c'est le contraire de chez nous; nos maigres terres ne rapportent environ que trois pour cent; le cultivateur qui emprunte à 4 ou 5 pour cent se passe évidemment la corde au cou. Tandis que dans l'Ouest-Canadien, la culture et l'élevage rapportant en moyenne 20 pour cent, il reste encore un bon revenu, même en empruntant à 8 ou 10 pour cent.

Avec un jeune et vaillant missionnaire, M. l'abbé D... (un lozérien aussi), qui a déjà fait ses preuves, nous allons visiter les paroisses et les missions naissantes. Il attelle ses deux petits chevaux, d'origine sauvage et cependant très doux à conduire—Ici on ne voyage jamais à pied et pour plusieurs motifs.—Au nord, est Notre-Dame d'Arborfield; c'est une paroisse née d'hier et composée de Canadiens-français, venus des Etats-Unis. Ils ont sur les autres des avantages précieux: ce sont de bons défricheurs comme leurs pères de l'Est-Canadien, ils ont de nombreux enfants, véritable capital pour des colons; ils parlent les deux principales langues; ils ont enfin cette bonne humeur et cet entrain, si nécessaires pour les débuts toujours pénibles, surtout quand on est pauvre.

Nous passons une bonne semaine au milieu de cette intéressante population. Déjà ils ont constitué des comités pour avoir des écoles catholiques et élever une grande église. En attendant la construction du presbytère, nous logeons chez les paroissiens qui nous reçoivent avec une piété vraiment filiale. On dresse dans leur demeure un petit autel et la maisonnée participe au saint sacrifice par la communion sacramentelle. Après la paroisse naissante nous visitons, au loin, un grand nombre de missions qui germent ça et là. Ainsi, trois semaines durant, nous avons parcouru de riches déserts qui attendent le colon "travaillant"—expression canadienne. —Ce n'est donc pas un pays de Cocagne où l'on ramasse l'or à la pelle: mais avec un peu d'énergie, l'agriculteur peut se créer une situation prospère, et cela sans compromettre, comme à Paris, l'âme, le corps, le foyer et la race.

Abbé M...

Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	82¾
No. 2 Northern	80
No. 3 Northern	76⅞
No. 4	73¼
No. 1 rejected seeds	76½
No. 2 rejected seeds	74½
No. 1 Hiver rouge	82¾
No. 2 Hiver rouge	80½
No. 3 Hiver rouge	78¼
Avoines—	
No. 2 C. W.	35⅛
No. 3 C. W.	32¼
Extra No. 1 Feed	32¼
No. 1 Feed	34½
No. 2 Feed	30
Orge—	
No. 2	41½
No. 4	39½
Feed	37
Rejected	36½
Lin—	
No. 1 N. W. C.	$1.21¾
No. 2 N. W. C.	1.19¾
No. 3 N. W. C.	1.13

BESTIAUX.

Prix: livres, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix. Prix	$6.00 à $7.00
Bonnes vaches et genisse. Prix	$5.50 à $6.00
Vaches moyennes et genisses. Prix	$4.75 à $5.25
Vaches ordinaires. Prix	$2.75 à $3.50
Boeufs de première qualité. Prix	$4.00 à $4.25
Boeufs, qualité ordinaire. Prix	$3.50 à $3.75
Vaches laitières, première qualité. Prix	$5.75 à $6.00

VEAUX.

Veaux de choix. Prix	$55.00 à $70.00
Bons veaux, pesants. Prix	$6.00 à $7.00

BREBIS.

Brebis de choix. Prix	$5.50 à $6.00
Brebis de printemps. Prix	$6.50 à $7.00

PORCS.

De choix	$7.60
Toughs and heavies. Prix	$6.00
Stags	$4.00

BEURRE DE CREMERIE.

Cremerie	30-33
Séparés	21-27
No. 2	19-20
No. 1	26
De cuisine	22

FROMAGE.

Frais	35-40
Bons	30
Ont. large	15½
Ont. twins	15¾

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.	
Frais	35-40
Bons	30
Five Roses, au baril	$5.30
Lakewood	5.00
Harvest Queen	1.70
Medora	4.00
XXXX	3.20
Western Can. Flour Mills Ltd.	
Purity, au baril	$5.70
Three Stars	4.80
Maitland	4.30
Huron	4.20
Huron	4.20
Medallion	5.10
Ogilvie Flour Mills Co.—	
Royal Household, par sac de 98 livres	$2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd.

Au char	98sCotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65
Rolled Oats—		
80-lb. sack	1.75	
Morninig Glory	1.85	
Bran, en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN.

Manitoba, nouveau	$14.00
No. 2	13.00
No. 3	10.00
No. 1 Naturel, la tonne	10.00
No. 2 Naturel	9.00
No. 3 Naturel	8.00
Avoines pour nourrir, bois.	$ .40
Blé pour nourrir, No. 4, La tonne	$30.00

Et cependant ces petits cultivateurs, presque toujours économes et laborieux, attachés à la terre et rompus à la vie pénible, méritent bien qu'on s'intéresse à leur sort. C'est chez eux, dans leurs familles nombreuses, qu'on peut recruter les meilleurs garçons de ferme et les colons les plus endurants, pourvu qu'ils ne se dégoutent pas de travailler une terre trop ingrate.

La classe des agriculteurs à l'aise a donc à remplir une tâche éminemment sociale et patriotique. Que ceux-ci ne dédaignent pas des camarades moins fortunés, moins développés, mais éminemment capables de profiter d'une sage direction et d'un secours opportun. Ce qu'il faut faire, c'est enseigner à cette partie de la population agricole les moyens de récolter davantage et de mieux vendre leurs produits. Souvent, il suffirait, pour donner une impulsion nouvelle à l'agriculture dans une paroisse, d'acheter en quantité des engrais chimiques ou naturels. Les cultivateurs pauvres n'oseront jamais faire venir par chars les engrais qui leur apporteraient l'aisance. C'est donc aux riches à les instruire, à les persuader, à s'associer à eux, à faire les démarches nécessaires et les premières dépenses.

Qu'ils leur indiquent les moyens d'augmenter et d'améliorer leurs produits, qu'ils leur apprennent à choisir et à varier leurs cultures, c'est beaucoup. Mais encore qu'ils leur offrent le moyen de vendre à un prix raisonnable le peu qu'ils produisent, et pour cela qu'ils forment des coopératives paroissiales, qu'ils contribuent à l'établissement du Comptoir coopératif de Montréal, et ils seront des bienfaiteurs.

Léon Guay.

LES CHARBONS CHEZ LES PLANTES CULTIVEES

Le directeur des fermes expérimentales estime que les maladies charbonneuses causent chez les plantes cultivées du Canada une perte annuelle pouvant s'évaluer à quinze millions de dollars. On pourrait l'éviter en grande partie si l'on connaissait mieux la nature de ces maladies et si l'on y apportait à temps les remèdes voulus.

Pour apprendre aux cultivateurs à protéger leurs champs, le Ministère de l'Agriculture a publié, sous forme très simple, un traité très complet qui constitue le bulletin 73 de la série des fermes expérimentales. L'auteur, M. H. T. Gussow, botaniste du Dominion, y a étudié à fond le sujet: il ne se contente pas de décrire, à leurs diverses phases, les charbons affectant le blé, l'orge, l'avoine, le maïs et le millet; il étudie également les manières dont l'infection se propage ainsi que les remèdes préventifs et curatifs ayant donné de bons résultats. Cet ouvrage, qui comporte environ cinquante pages de texte avec de nombreuses illustrations à l'appui, est envoyé gratuitement à tous ceux qui en font la demande. S'adresser au bureau des publications du Ministère de l'Agriculture, à Ottawa.

UN INSTITUTEUR ENTREPRENANT

Le Commissaire de l'Industrie laitière à Ottawa vient de recevoir une lettre des plus inétressantes. Elle émane d'un instituteur de l'Alberta qui demande des feuilles pour la pesée du lait et des renseignements sur le contrôle de la vache laitière parce que—mais écoutez plutôt:—Quelques élèves de son école entreprennent un concours sur le contrôle individuel des vaches laitières, et ce concours doit durer une année.

Quel beau champ d'action il y aurait là pour nos instituteurs et les milliers d'élèves de nos écoles rurales, et qu'il serait à désirer que cette initiative soit suivie. Nous ne ferons que suivre, il est vrai, un peu tardivement, dans la voie déjà tracée par beaucoup d'écoles des Etats-Unis et de la Nouvelle-Zélande où l'on donne des leçons depuis quelque temps sur le fonctionnement du Babcock! Dans un pays d'industrie laitière comme le nôtre, c'est nous qui devrions donner l'exemple aux autres instituteurs et aux autres écoliers.

Nos jeunes élèves ne sauraient entreprendre une meilleure tâche. Aucune initiative ne saurait avoir un effet plus heureux sur les conditions de la ferme en général. Il est tout probable que ces jeunes gens de l'Alberta seront un jour d'excellents laitiers, tirant de chacune de leurs vaches un revenu de $75 à $100.

Il est à peine nécessaire de dire que le service de l'industrie laitière sera trop heureux de fournir des renseignements et des feuilles de pesée dans des cas de ce genre.

DOUANIERS ET CONTREBANDIERS ANGLAIS

Aujourd'hui et autrefois.

Toppfer définissait les douaniers: des gens qui ont les mains sales ou qui laissent passer les contrebandiers. En ce qui concerne la blancheur des extrémités, la définition pourrait encore s'appliquer aux agents du fisc; mais en ce qui touche les contrebandiers elle tombe à plat, par la simple raison qu'il n'y a plus de contrebandiers. Le libre-échange a tué la contrebande. "Séparez l'homme de la société, disait M. Prudhomme, vous l'isolez." L'illustre élève de Brard (rien du héros de la défense laïque au Palais-Bourbon) et Saint-Omer aurait ajouté aujourd'hui, non sans mélancolie: "Abolissez les droits d'entrée, vous supprimez la contrebande." C'est ce qui est arrivé. A l'exception du thé, du tabac, de l'argenterie, des dentelles et de l'alcool sous ses diverses formes, toutes les marchandises entrent en Angleterre en franchise ou à peu près. Quelques efforts sont tentés de loin en loin pour importer dans le Royaume-Uni les rares articles que vise encore le tarif douanier, sans avoir préalablement acquitté les droits qu'il impose.

Mais quelle décadence dans l'art du contrebandier! à quelles ruses misérables, si elles sont ingénieuses, il a recours dans ces temps dégénérés! C'est ainsi qu'il y a quelques mois des poursuites étaient exercées contre un marchand de poisson de Faverham qui recevait périodiquement des bourriches d'un de ses confrères de Douvres. Le contenu était probablement destiné à être *fumé*, mais ce n'étaient ni des harengs, ni du saumon,—c'était du tabac de provenance belge. Une autre fois c'était un matelot d'un des steamers qui font le service entre la France et l'Angleterre qu'un agent du fisc arrêtait porteur d'un cruchon suspect. Néanmoins l'examen du liquide incriminé révéla que c'était de l'huile. Passait-il ses nuits, comme Socrate, à corriger ses écrits? C'était peu probable. On résolut donc, au lieu de vérifier le contenu, d'examiner le contenant. Cet examen amena une découverte: le cruchon était à double fond, et sous une mince couche d'huile récélait un litre ou deux d'eau-de-vie.

Les Anglais, et plus encore les Anglaises, se livrent à la contrebande à cause des émotions qu'ils y trouvent plus encore que pour les bénéfices qu'ils en retirent. Qui ne connaît l'histoire du monsieur qui essaye de dissimuler des cigares dans le double fond de son étui à chapeau? ou de la vieille dame qui sort du bateau en portant le contenu d'une bouteille d'eau de Cologne, dans son coussin à air? ou enfin la jeune miss qui a plusieurs mètres de fine dentelle entour de sa taille de guêpe? Ce sont là des éléments du métier. Mais il y a des fraudeurs qui ont l'esprit ingénieux et qui mettent un véritable talent au service de leur coupable industrie. L'histoire du "bébé", qu'un douanier racontait l'autre jour à un rédacteur de la *Westminster Gazette*, mérite d'être rapportée. "Il y a environ trois ou quatre ans, dit le gabelou anglais, nous vîmes arriver une fort jolie dame, suivie d'une bonne d'enfant non moins avenante, qui portait un bébé emmitoufflé comme ils le sont tous quand ils sont petits. Nous les revîmes souvent depuis. La jeune bonne était fort gentille et avait toujours quelque parole aimable à nous dire."—Avait-elle joui de la traversée? lui demandions-nous.—Beaucoup, madame n'était pas si heureuse que sur l'eau, et le médecin avait dit que c'était bon pour le bébé." Ce dernier était très très gentil, du moins ce qu'on pouvait en voir, car il était toujours endormi et recouvert d'un voile. Il me sembla qu'il était un peu lourd pour sa taille, mais sur le moment je n'attachai point d'importance à ce détail. Un jour pourtant, comme la bonne débarquait du bateau, le bébé fit entendre un bruit étrange, et la jeune fille parut effrayée. Nous prîmes des renseignements, et la prochaine fois que ces dames revinrent, la bonne fut conduite dans la chambre de la femme chargée de fouiller les voyageuses. Là, on découvrit que le bébé était en caoutchouc, et qu'il contenait un gallon de fine champagne. La figure était en émail et si artistiquement fabriquée que l'illusion était complète."

Meilleure encore est l'histoire de la vieille dame dévote qui faisait la traversée trois ou quatre fois par semaine, et distribuait en débarquant aux matelots des "tracts" et des brochures pieuses. Quant à elle-même, elle portait une énorme Bible, qui ne la quittait pas et qu'elle lisait avec une dévotion édifiante. Seulement, on remarqua qu'elle était toujours plongée dans la Genèse. Cette persévérance à étudier la cosmogonie éveilla l'attention d'un douanier plus curieux que les autres, qui voulut absolument consulter le livre saint à son tour, et s'en empara malgré la résistance de la pieuse femme. Le volume se composait de quelques pages seulement; le reste était formé d'un bloc creux en papier mâché, lequel recélait des dentelles pour une valeur de 300 francs.

Comme la bonne femme avait accompli la traversée une trentaine de fois avant d'être prise, sa Bible lui avait été d'une certaine utilité en ce monde, si l'usage qu'elle en avait fait ne devait pas lui mériter son salut dans l'autre.

Je le répète, ces traits, le dernier surtout, sont ingénieux; mais comme c'est petit et mesquin! Et quelle distance sépare ces misérables fraudeurs du hardi contrebandier d'autrefois dont l'imagination populaire immortalisait le type dans Will Watch! Quel personnage pittoresque et dramatique avec ses courses nocturnes, son rapide esquif, ses caves mystérieuses remplies de marchandises soustraites aux droits du fisc, son bonnet rouge, ses grosses bottes et son équipage de forbans! Il faut lui rendre justice, il jouait bravement sa vie, et quand il se voyait sur le point d'être pris, il se battait comme un beau diable.

On peut lire encore aujourd'hui dans le cimetière de Patcham une épitaphe touchante sur la tombe d'un certain Daniel Scales, "qui fut malheureusement tué le 7 novembre 1796". Le héros de ce poème était un bandit fieffé qui fut occis par un douanier dans une lutte désespérée, au moment où il s'efforçait de faire sortir de Brighton une cargaison de contrebande. Mais l'épitaphe atteste de quel côté était la sympathie populaire. Cette sympathie ne faisait jamais défaut au contrebandier. En Angleterre comme en France, celui-ci pouvait dire avec Béranger:

Le peuple est de nos amis.

Les avertissements ne lui manquaient jamais en temps opportun, et en revanche le complaisant complice trouvait parfois dans son jardin un petit baril de genièvre, venu là Dieu savait comment, mais dont le récipiendaire ne se montrait ni surpris ni affligé. Quant aux recéleurs, leur nom était légion. Encore aujourd'hui on constate, non sans quelque étonnement, que les petits immeubles dans certains ports de la Manche ont de bien vastes caves. Mais ils s'en fallait beaucoup que la complicité que rencontraient les contrebandiers, il y a une centaine d'années, se bornât aux gens du peuple. Ils en trouvaient dans tous les rangs de la société: que dis-je? presque parmi les pieux ministres de l'Eglise d'Etat.

S'il faut en croire la légende, plus d'une fois la chaire d'une paroisse anglicane de village servit de réceptacle à des produits d'une provenance hétérodoxe, et le dimanche le pasteur dégustait une bouteille d'excellent vin de Bordeaux pour laquelle il avait payé une somme qui ne s'accordait pas avec la liste des prix courants des marchands de vins de la Cité. Les registres de la paroisse de Whitesmith font foi qu'en 1817, au nombre des dettes non payées de ce vertueux village se trouvait une somme due par le Conseil de paroisse (*Vestry*) à un fameux contrebandier "pour deux gallons de genièvre destinés à la consommation du Conseil". Les dignes conseillers avaient bu la liqueur, puis ils avaient apaisé leurs remords et satisfait aux scrupules de leur conscience en s'abstenant de la payer.

F. de Berhardt.

CHRONIQUE AGRICOLE

COMMENT NOURRIR LES VACHES LAITIERES

Pour faire produire le plus possible aux troupeaux laitiers il faut bien les nourrir et leur donner la nourriture qui convient.

En premier lieu, il faut que la nourriture soit abondante: il faut donner aux vaches une ration suffisante. Et afin que la vache mange le plus possible, l'aliment qu'on lui donne doit être appétissant. Ainsi, on peut rendre un mauvais fourrage appétissant en y ajoutant un peu de melasse. Naturellement, le fourrage devra être haché. Il n'y a pas lieu d'acheter d'aliments dispendieux vu que le cultivateur peut produire lui-même tout ce dont il aura besoin.

Et au premier rang des aliments pour le bétail laitier on doit placer l'ensilage de blé-d'Inde dont la culture est facile et qui est facile à conserver. L'ensilage de blé-d'Inde est succulant et appétissant. Le bétail se trouve souvent mieux d'un aliment qu'il mange avec appétit que d'un autre plus riche mais qu'il ne mange qu'en répugnant.

Si l'on est forcé de donner de la paille il faut la hacher et la mêler à de l'ensilage.

Quant à la ration de grain le bétail préfère toujours un mélange de plusieurs espèces de grain qu'une ration n'en comprenant qu'une ou deux espèces. Je recommande le mélange suivant: Son de blé 500 livres, blé-d'Inde 100 livres, avoine 100 livres, tourteaux de lin 100 livres, tourteaux de coton 100 livres.

Le bétail laitier est très susceptible à tout changement de ration de grains. Quand une fois on a trouvé une ration qu'il aime il faut s'y tenir. Si l'on croit devoir faire un changement il faut que ce soit graduellement.

La vache laitière donne du lait parce qu'elle aime à en donner. Son instinct aime à en donner. Son instinct maternel la porte à donner du lait. Mais si l'on désire qu'elle fasse de son mieux on doit voir à ce qu'elle soit satisfaite sous tous rapports. La ration ne doit pas être changée trop souvent, cela dérange la bête.

Combien de grain doit-on donner à la vache laitière? En règle générale on lui donnera une livre du mélange dont il est question plus haut pour chaque quatre livres de lait. Celles qui donnent beaucoup de lait peuvent recevoir une livre de ce mélange par trois livres et demi de lait ou même davantage.

La luzerne et le trèfle sont d'excellents fourrages pour le bétail laitier. L'ensilage de blé-d'Inde est presqu'indispensable pour une forte production ainsi que pour l'économie de la ration.

J.-H. Grisdale.

(Traduit de l'anglais).

LES COOPERATIVES AGRICOLES

L'idée de coopération pénètre dans nos campagnes, il faudrait être aveugle pour ne pas le constater. Outre la grande association des fabricants de beurre et de fromage, des associations fruitières ou avicoles, des coopératives de fabricants de sucre d'érable apparaissent de place en place. Le mouvement n'est pas général, mais il existe et se manifeste chaque jour plus puissant.

Malheureusement, si l'idée d'association fait du chemin, l'esprit d'association pénètre lentement chez nous. Ce qu'on cherche dans l'association, c'est un avantage personnel, rarement le bien de la communauté.

Les associés veulent s'enrichir, non s'entr'aider. Le vieux levain normand qui nous fait cacher nos calculs et jalouser nos voisins subsiste encore chez nos paysans. Pour plusieurs, le profit semble avoir une saveur particulière si tous ne la partagent pas.

Et ainsi l'on prive souvent des avantages de la coopération toute une classe de cultivateurs, précisément ceux qui en ont le plus besoin, les cultivateurs pauvres.

Naturellement timide, ennemi des risques et des innovations, le petit cultivateur se contente presque toujours de faire ce que faisaient son père et son gran'père, et d'admirer, sans la pratiquer, ce que lui prêchent les conférenciers agricoles. D'ailleurs, les instruments perfectionnés, les animaux de race, les étables modernes, comment rêver de telles dépenses quand il peut à peine vivre sur son lopin de terre? Tandis que les riches améliorent leurs méthodes de culture, cherchent à mieux vendre et à payer moins cher, il garde, lui, ses méthodes vieillies, ses petites récoltes et ses petits profits. L'on a vu, dans telle paroisse, tous les gros cultivateurs, une cinquantaine environ, organiser une coopérative pour acheter en commun à prix réduit, et laisser les pauvres payer gros prix chez les marchands de détail rendus plus exigeants par la désertion de leurs meilleures pratiques.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

M. Jerry Dalton de Winnipeg, était en visite ici, samedi.

* * *

MM. François et Arthur Guyot Sainte-Rose du Lac, Man., étaient en visite la semaine dernière chez des parents de cette paroisse. Ils sont retournés à Sainte-Rose mardi.

* * *

Le résultat local des élections du 13 courant a été comme suit: huit voix de majorité pour Alex. Morrison, candidat conservateur. Tout s'est passé ici dans l'ordre parfait le jour de la votation.

* * *

Melle Joséphine Painchaud, qui était en visite à Winnipeg depuis une quinzaine, est de retour ici.

* * *

M. Cairns remplace temporairement M. P.-A. Bouvier au poste d'agent de notre gare. M. Bouvier est en promenade dans la Province de Québec.

* * *

La vente annuelle des bancs aura lieu dimanche le 21 courant après la grand'messe.

* * *

La majorité des chasseurs qui étaient allés à la chasse aux habitants des forêts du nord sont de retour. Orignaux, biches, ont fait mine basse devant les carabines de nos francs tireurs.

* * *

M. Henri Provencher, ci-devant de Gravelbourg, Sask., est en promenade chez sa soeur Mme O. Hamel.

* * *

Quelques jours seulement nous séparent de la grande fête de Noël. L'Emmanuel est attendu avec hâte par tous les peuples du monde catholique; il trouvera un changement dans la température et il aura moins froid cette année, sur la paille de la crèche.

* * *

M. et Mme Armand Desilets sont les heureux parents d'un garçon, né dimanche. Parrain et marraine, M. et Mme Amédée Morissette.

* * *

M. et Mme Henri Piché font part à leurs amis de la naissance d'un fils, né lundi. Parrain et marraine, M. Henri Arcand et Melle Berthe Cyrenne.

* * *

Melle Tessier, qui était employée à l'hotel ici depuis quelque temps, est retournée dans sa famille à Saint-Adélard, Man.

* * *

M. Bales a repris son emploi pour la Cie Stewart Sheaf Loader de Winnipeg.

Yeonnie.

THIBEAUVILLE

Lundi dernier, 14 décembre, Mgr Béliveau est venu bénir notre nouvelle église. Il était accompagné de son secrétaire, M. l'abbé Lambert. M. le curé de Lorette assista à cette fête.

Notre nouvelle église mesure 45 pieds de large par 70 de nef et 26 de choeur. Cela sans compter la sacristie qui fait corps avec l'église et mesure 22 pieds de largeur par 26 pieds de longueur. Elle est à deux étages: celui du bas servira de chapelle d'hiver. L'église est chauffée par une fournaise à air chaud installée dans la cave.

La bénédiction de l'église eut lieu l'avant-midi. L'après-midi Mgr Béliveau confirma trente-sept enfants.

Dans sa réponse à l'adresse que lui présentèrent les paroissiens de Thibeauville, Mgr Béliveau loua hautement leur dévouement à l'église.

Voici le texte de cette adresse:

A Sa Grandeur Monseigneur Béliveau,

Monseigneur,

Vous dire notre joie filiale pour l'honneur qui nous est conféré nous semblait un devoir, aussi regardons-nous comme vraiment heureux le jour qui nous permet de vous offrir nos félicitations et nos souhaits à l'occasion de votre promotion à l'Episcopat.

Il y a quelques mois à peine que l'événement s'est produit. Au milieu de toutes les pompes et de toutes les splendeurs de ses cérémonies, l'Eglise vous a revêtu de la plus haute dignité qu'elle accorde sur terre à ses enfants, puisque le Souverain Pontife Lui-même n'est après tout que le premier Evêque de la Catholicité. A ce moment-là où l'esprit de Dieu descendit sur vous, Monseigneur, un souffle d'allégresse passa sous les voûtes de la Cathédrale de Saint-Boniface et de tous les coeurs un voeu, tout de sincérité et d'amour, monta vers le Seigneur: Longue et féconde vie au nouveau Pasteur de notre peuple. C'est bien là aussi, Monseigneur, notre voeu sincère.

La vie féconde a longtemps déjà commencé pour Votre Grandeur: depuis votre ordination sacerdotale, vous n'avez cessé de vous dévouer aux oeuvres nombreuses du vaste diocèse de Saint-Boniface. Quel beau rôle il y a ici-bas à remplir pour un Evêque, quel rôle utile à l'heure actuelle surtout! Au milieu d'un monde qui travaille le scepticisme, au sein d'une société que le plaisir enfièvre; passer en parlant de Dieu, en distribuant ses dons, en tenant toujours déployé le drapeau de la dignité humaine, de la sainteté des choses de l'âme, de la haute autorité de conscience, de toutes ces réalités divines enfin, qu'une conception matérielle de la vie traite de chimères: C'est là son lot de chaque jour. Comment ne serait-il pas bien partout où Il va, et comment en le voyant apparaître ne dirait-on pas qu'Il vient au nom du Seigneur.

Cette église de Thibeauville que vous venez bénir aujourd'hui nous dit votre bonté, votre générosité envers de pauvres paroissiens. Ce temple élevé à la gloire de Dieu redira aux âges futurs notre foi sincère, notre respectueux attachement à l'Eglise Catholique. Merci, Monseigneur, pour avoir bien voulu venir nous aider dans cette oeuvre si difficile pour nous, vu les ressources pécuniaires de la paroisse. Merci, à notre dévoué Monsieur le Curé Beaudry, pour la grande part qu'il a prise dans cette construction. Son zèle, son abnégation, son travail de tous les jours, nous ont édifiés, nous ont soutenus.

Nous sommes fiers, Monseigneur, de notre Eglise, c'est bien légitime: mais combien serions-nous heureux si nous pouvions avoir des Religieuses pour instruire nos chers enfants, leur donner une instruction chrétienne et solide, c'est, il nous semble, l'oeuvre capitale qui nous tient le plus au coeur. Non seulement nous espérons, mais nous osons dire que nous sommes certains qu'avec l'appui de Mgr l'Archevêque et du Vôtre, Monseigneur, nous aurons le bonheur de souhaiter la bienvenue à des Religieuses dans l'humble paroisse de Thibeauville dès l'an prochain.

Daignez donc, Monseigneur, permettre aux paroissiens de Thibeauville de déposer aux pieds de votre Grandeur, le respectueux hommage de leur profonde reconnaissance, de leur sincère attachement. Veuillez nous bénir, Monseigneur, bénir nos oeuvres paroissiales pour qu'elles soient plus fructueuses et plus fécondes.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Dimanche M. le Curé blâmait vertement la coutume qui s'est introduite dans nos familles catholiques, de laisser dans l'oubli tous ces beaux récits, et ces pieuses légendes sur la visite de l'Enfant Jésus dans la nuit de Noël, pour remplacer cela par un insignifiant et grossier Santa Claus.

C'est toujours la même campagne contre toute idée religieuse, contre les sentiments chrétiens qui devraient se développer surtout dans l'âme si impressionnable de l'enfant.

Ces pauvres petits finissent par ne plus savoir ce que signifie le beau mystère de Noël. En effet peut-on établir le moindre rapport entre ce stupide bonhomme poilu, à figure de juif errant, que l'on fait venir des alentours du Pole Nord, accompagné d'une troupe de Lapons, et chargé de friandises, s'exprimant en un bas langage et ne tendant qu'à effrayer les petits, etc., et le doux et grand mystère de la crèche de Noël où l'Église nous fait contempler l'Enfant Jésus.

J'étais à ces pensées lorsque lundi soir, je lisais quelque chose absolument dans le même sens sur le journal protestant "The Duluth Herald". Je ne résiste pas au plaisir de le mettre sous les yeux des lecteurs de la *Liberté*. L'article est intitulé "L'Enfant de Noël". The Christmas Child.—Le voici:

On demandait dernièrement à un petit garçon de huit ans: "Quelle fête célèbre-t-on à Noël?" Et l'enfant tout étonné, de répondre: "Ne savez-vous pas? Mais, c'est celle du vieux Santa Claus." —Whose birthday do we celebrate at Chrismas time?—Why, don't you know! Old Santa Claus, of course."—Peinée de constater une si grossière erreur dans l'esprit de l'enfant, Mme E. J. Dean qui l'avait interrogé, écrivit les vers suivants que je n'ose pas traduire pour ne leur enlever rien de leur saveur.

"Parents when you tell old Santa
What to bring your girls and boys,
Overshoes and caps and mittens.
And just lots and lots of toys.

Tell your little ones the story,
Where the precious Christ-child lay,
In a stable with the oxen
On a little bed of hay.

"And how the shepherds found him,
With his parents and Wise Men,
And all they had to guide them,
Was the Star of Bethleem.

"When 'round the world the travel
Over land and over sea,
They'll ne'er forget the story,
Taught at their mother's knee."

* * *

Mme Veuve J. Pélissier, retenue au lit depuis le commencement du mois par une attaque de paralysie, commence à prendre un peu de mieux.

* * *

Lundi après-midi, un enfant de 15 ans, fils de Jean-Baptiste Bertholt, de Morris, s'est noyé en patinant sur la rivière Rouge. On a retrouvé son corps mercredi soir.

SAINT-ALPHONSE

C'est le lundi 8 décembre dernier que notre florissant cercle dramatique "Dieu et Patrie" a inauguré la série de ses séances au profit de l'église. La vaste salle paroissiale est comble. A côté des RR. PP. Charles et Boniface, on remarque le Rév. M. Rousseau, curé de Mariapolis, l'Hon. Joseph Bernier, MM. Cardinal et McIntyre, ancien député de Mountain.

Après un superbe morceau de piano par Melle Lacerte, qui pendant toute la soirée offrit un véritable régal musical à l'assistance on attaque la spirituelle comédie de Julien Richer "Mon Cousin Lachouette". Que dire de cette comédie? Qu'elle fut enlevée avec un incomparable brio par un groupe d'amateurs d'élites qui ont nom: De l'Arbre, De Steur, Loix, Hutlet et Lecoq.

Une mention toute spéciale à M. Guillaume Janseunne pour sa désopilante mimique dans l'opérette flamande ainsi qu'à M. Georges Lefebvre, acteur principal dans "Le terrible fluide du Docteur Maboulofl".

Constatons en passant que si ces séances comportent une partie récréative nécessaire et bien méritée, elles visent cependant un but plus noble et plus élevé. En effet c'est au sein de ces réunions intimes, véritables veillées d'armes que nos jeunes gens retrempent leur courage dans leur solidarité et leur union commune et qu'ils s'exercent à défendre les belles et grandes causes: Dieu, Religion, Patrie.

L'entrain le plus vif n'a cessé de règner pendant tout le concert.

Après une courte allocution du R. P. Charles, curé de la paroisse, remerciant les acteurs ainsi que les nombreux étrangers de marque, qui avaient bien voulu rehausser la réunion de leur présence, la séance est levée aux sons de *O Canada!* et de la *Brabançonne*.

A quand la prochaine!

Sonnez Clairons.

SAINTE-ANNE DES CHENES

Dimanche soir, à son retour de Thibeauville où Sa Grandeur a fait la bénédiction solennelle de l'église, Monseigneur Béliveau nous faisait l'honneur de sa première visite.

A huit heures il y eut réception au Couvent. On présenta à Sa Grandeur avec une belle gerbe de fleurs, une magnifique adresse.

Monseigneur dans sa réponse expliqua pourquoi Il n'était pas venu plus tôt à Sainte-Anne. Il dit les liens qui l'unissent depuis ses premières années de collège au curé actuel de notre paroisse. Il proclama l'attachement qu'Il avait pour les petits de nos écoles, en faisant un éloquent rapprochement avec l'amour qu'avaient le Divin Maitre pour ces faibles créatures et celui que doit avoir le coeur d'un évêque, successeur attitré de Notre-Seigneur. Il dit encore l'estime qu'Il avait pour les bonnes Soeurs Grises et le dévouement qu'Il leur portait.

Monseigneur se montra très intéressé au beau chant et à la belle musique que firent entendre les élèves.

Le lendemain Sa Grandeur honora de la même manière le collège des Frères. Nos petits garçons firent les choses modestement, mais gentiment. C'est dire que nos bons Frères commençent à réaliser un progrès sensible.

Monseigneur voulut bien donner des conseils appropriés. Il insista surtout sur les sentiments de vraie fierté que doit avoir le jeune homme chrétien.

De telles visites sont une source d'encouragement en même temps que de bénédictions. Merci et revenez encore Monseigneur.

* * *

Plusieurs dames et demoiselles se dévouent actuellement avec succès pour la soirée de lundi le 29 décembre courant. N'oubliez pas que cette soirée se fait au profit du clocher de notre église et comme la Bonne Sainte Anne a des amis partout, nous comptons sur la bonne volonté de ceux qui ont à coeur de la voir honorée.

Sainte Anne ne se laissera pas vaincre en générosité. C'est une excellènte occasion de l'éprouver.

SAINT-LEON

Le R. P. Simon est de retour de Saint-Alphonse depuis mardi 16.

* * *

Nous avons reçu la visite de M. Télesphore Rondeau, actuellement employé à Winnipeg.

* * *

M. Philippe Major, après avoir vendu ses propriétés à M. Julien Fifi, de Bruxelles, vient résider provisoirement à Saint-Léon.

Il paraît que le 16 a été une date fatale pour M. Gamble. Il se souviendra, (nous l'espérons), ainsi que ses trop zélés partisans, de la magistrale leçon que les électeurs de race française de la municipalité de Lorne, "unis comme un seul homme", ont su lui administrer.

Nos plus vives félicitations à M. Terrien pour son beau succès. 127 voix de majorité.

* * *

La saison vraiment idéale qui nous est octroyée pourrait se prolonger indéfiniment que nous ne serions pas peinés. D'aucuns prétendent que cette température est due à l'influence des taches solaires, lesquelles se seraient déplacées. "On mouve bien nous autres." D'autres croient à une perturbation atmosphérique, d'autres encore à l'existence de courants chauds, sous les latitudes boréales. Eh bien! moi j'incline pour la deuxième cause, "perturbation atmosphérique", qui aurait pris naissance des courants politiques si vivement agités depuis quelque temps. Chaleur politique: rien de tel pour réchauffer le temps fièvre électorale: rien de plus communicatif...

* * *

On pourrait bien parler quelque peu de la grrrande élection, qui s'est passée le 13, mais... vaut mieux se taire. Ca n'en vaut pas la peine.

* * *

Nos plus sincères remerciements à la paroisse en général, ainsi qu'à la paroisse soeur, Somerset, pour la bonne réception faite à la feuille catholique et française par excellence: réabonnements ou abonnements nouveaux à la *Liberté*.

Lorrain.

Roman de La Liberte No 8

Le DERNIER DES MOHICANS

PAR

FENIMORE COOPER

Entre les deux crevasses occupées par les Mohicans et à peu près à égale distance l'une de l'autre, quelques pins rabougris avaient pris racine au milieu de la petite île, et, se confondant avec de rares broussailles et la maigre végétation de ces roches, formaient une sorte d'abri où vinrent se placer Heyward et l'intrépide chasseur. De grosses pierres entassées sans art, et comme au hasard d'un éboulement, présentaient un rempart suffisant pour arrêter les balles de leurs ennemis. Un rocher de forme pyramide s'élevait immédiatement derrière eux, incessamment battu par un fort courant d'eau qu'il divisait en deux avant qu'il se précipitât dans les abimes.

Le jour commençait à poindre, les deux rives, maintenant parfaitement éclairées, apparaissaient à Heyward dans toute leur splendeur: le spectacle était grand, et les circonstances lui prêtaient encore quelque chose de plus solennel: la vue, quoique bornée par les bois, s'étendait néanmoins assez loin et par bien des échappées pouvait plonger dans les profondeurs de la forêt, où la vie s'éveillait avec le retour du soleil.

IX

Nos hardis aventuriers restèrent longtemps à leur poste sans que rien vint trahir les desseins de l'ennemi ni annoncer son intention de revenir à la charge. Le major, qui ne comprenait rien à cette tactique des enfants du désert, et qui n'avait vu que de loin la guerre des sauvages entre eux, en vint bientôt à se persuader que les Iroquois, découragés par l'insuccès de leur première attaque, avaient tout à fait renoncé à en faire une nouvelle. Il ne put s'empêcher de communiquer cette idée rassurante à son compagnon.

"Vous ne connaissez guère la nature d'un Mingo, lui répondit le chasseur en secouant la tête d'un air incrédule: il est inouï qu'on batte en retraite sans emporter au moins une chevelure conquise sur son ennemi. Vous avez dû vous apercevoir qu'ils étaient au moins une quarantaine à hurler ce matin sur la rive; ils savent trop bien quel est notre nombre pour renoncer sitôt à leur chasse. Mais silence! Ne voyez-vous rien là-bas, tout près de la première chute? Regardez; ces coquins n'ont-ils pas eu l'audace de tenter le passage à la nage, et, pour notre malheur sans doute, ils ont eu l'habileté de se maintenir entre les deux courants, au milieu de la rivière. Je les vois fort bien: ils vont arriver dans un instant à la pointe de l'île. Silence, major; Surtout ne vous montrez pas, si vous ne tenez pas à avoir la tête scalpée en aussi peu de temps qu'il en faut pour tourner le couteau autour de votre crâne."

Le jeune officier souleva avec précaution la tête, et il fut témoin d'une chose qui, avec raison, lui parut un miracle d'adresse et de témérité. L'action constante de l'eau avait, à la longue, entamé l'arête vive du rocher, de manière à rendre la première chute moins violente et moins perpendiculaire; l'eau de la cascade glissait un peu sur la pente dont l'angle aigu s'était adouci. Plusieurs sauvages avaient eu l'audace de se laisser aller au courant, espérant ainsi être portés vers la pointe de l'île, aux deux côtés de laquelle s'épanchaient les deux formidables chutes d'eau: c'était le seul moyen qu'ils eussent d'assouvir leur vengeance. Un long siège n'était pas dans leurs habitudes, et ils voulaient en finir.

Le chasseur achevait à peine sa remarque et le major avait eu à peine le temps de les apercevoir, que quatre d'entre eux montrèrent leur tête au niveau de quelques troncs d'arbres et de broussailles que la rivière avait entraînés dans son cours, et qui s'étaient arrêtés à la pointe de l'île où ils étaient venus échouer; c'était cet amas de débris et la façon dont il s'était formé qui avaient suggéré aux sauvages l'idée de tenter cette périlleuse entreprise. Derrière eux nageait un cinquième Iroquois; mais la direction qu'il suivait s'écartait un peu du milieu de la rivière: il n'avait pas eu la force de résister au courant; il se sentait entraîné et faisait de vains efforts pour rentrer dans la ligne de l'île où le mouvement des flots était plus lent. De temps en temps, jugeant sans doute la lutte au-dessus de ses forces, il allongeait le bras dans la direction de ses compagnons comme pour demander du secours. Il se trouvait en pleine lumière et bien en face du chasseur et d'Heyward, qui suivaient tous ses mouvements. un instant ses yeux étincelèrent comme prêts à sortir de leur orbite, la violence du courant l'emportait: il dut céder, à bout de forces; l'abime l'engloutit, et l'on n'entendit pas le hurlement de désespoir que lui arracha la certitude de sa perte.

La générosité naturelle et le souci charitable de venir en aide à un malheureux fit faire un mouvement au jeune major comme s'il voulait s'élancer au secours de cet homme; mais cet élan fut promptement réprimé par son voisin qui lui abattit sa lourde main sur l'épaule en lui disant à voix basse, mais avec une grande fermeté:

"Qu'allez-vous faire? Vous voulez donc attirer sur nous une mort certaine en révélant aux Mingos où nous sommes cachés? Le diable s'en va aux abîmes d'où l'on ne revient plus.... C'est une charge de poudre épargnée; il importe de ménager nos munitions, nous ne savons pas combien de temps va durer le siège que nous soutenons; les munitions, d'ailleurs, nous sont aussi précieuses que l'haleine au daim poursuivi. Renouvelez, je vous prie, l'amorce de vos pistolets; l'humidité de l'air, causée par la cataracte, peut avoir envahi déjà vôtre poudre; puis tenez-vous prêt pour un combat corps à corps aussitôt que j'aurait tiré mon coup; soyez bien attentif, et pas un faux mouvement: de notre énergie et de notre sang-froid dépendent notre vie et celle de nos compagnes."

Quelques secondes plus tard, le chasseur, plaçant un doigt dans sa bouche, fit entendre un sifflement prolongé, auquel on répondit presque aussitôt de l'autre côté du rocher où étaient postés les deux Mohicans. A ce signal, qui parvint jusqu'à eux malgré la distance et le tumulte des eaux, les quatre nageurs soulevèrent la tête afin de chercher à distinguer d'où il pouvait partir; mais ce regard jeté sur l'île fut si rapide, que les quatre têtes disparurent à la fois. Le major, qui avait suivi ce manège, fut surpris d'entendre un léger bruit derrière lui: il se retourna et vit Uncas qui s'avançait vers eux en rampant sur le sol et en se dissimulant à l'ennemi de la manière la plus habile. Oeil-de-Faucon lui dit à voix basse quelques mots en delaware; aussitôt le jeune homme prit la position qui lui était indiquée, sans hésitation, avec une admirable prudence et un sang-froid imperturbable. Heyward se sentait en proie à l'impatience la plus vive, il brûlait d'en venir promptement à l'action; il se sentait emporté par une impulsion qui allait devenir tout à fait irrésistible. Aussi trouva-t-il un peu hors de propos, bien qu'il n'en laissât rién paraître, le soin que prit à ce moment Oeil-de-Faucon de donner aux deux jeunes gens quelques leçons sur l'usage raisonné et pratique des armes à feu.

"L'arme la plus sûre et la plus dangereuse de toute, leur dit-il, est le fusil à canon long et bien trempé; mais il a besoin de se trouver en bonnes mains et il exige un bras vigoureux, de la résistance, un coup d'oeil juste, et surtout, entendez-vous, Uncas, pour rendre tous les services qu'on attend de lui, une charge bien mesurée. Les armuriers qui passent leur temps à fabriquer d'autres armes sont des gens peu sérieux et qui ne réfléchissent pas assez à l'importance de leur métier; ils font un tas de joujous comme vos fusils de chasse ou vos pistolets d'arçon..."

Au milieu de cette belle dissertation, il fut interrompu par Uncas, qui fit entendre à demi-voix l'exclamation favorite de sa nation, et qui a toujours été interprétée par ces mots: "Prenez garde!... Hugh! hugh!"

"C'est bien, murmura Oeil-de-Faucon, je les vois, je les vois fort bien! Les voilà qui se disposent à grimper sur la rive, et j'aperçois leurs rouges poitrines hors de l'eau."

Il regarda encore une fois fort attentivement son amorce et sa pierre à fusil, puis il dit avec une animation contenue:

"Qu'ils viennent, ces Mingos! qu'ils viennent! Le premier d'entre eux qui va s'avancer sur le rocher est bien sûr de trouver là mort, quand ce serait Montcalm lui-même!"

Comme il prononçait ces derniers mots, quatre sauvages mettaient en même temps les pieds sur les rochers; les hurlements épouvantables de leurs compagnons restés sur la rive éclatèrent immédiatement dans tous les bois voisins. Le major, toujours impétueux et ne pouvant se faire à la lenteur de ses hôtes des bois, voulait courir à la rencontre de ses adversaires; mais il dut encore une fois modérer son impatience en voyant le calme inébranlable de ses deux compagnons. Bientôt les Indiens venus à la nage commencèrent à gravir les rochers en poussant leur cri de guerre, puis se mirent à avancer avec pré-

Le Boeuf Moabite

CONTE DE NOEL

Quand les bergers de Bethléem venus à la crèche eurent leurs dévotions, ils voulurent, pour charmer le Messie, lui jouer sur le galoubet quelques airs du pays. La Sainte Vierge et saint Joseph les écoutèrent avec plaisir, et le Messie leur témoigna son contentement en promenant sur eux le sourire de ses beaux yeux, candides et bleus comme des fleurs de lin.

L'âne seul ne parut point goûter ce concert. Il donnait des signes d'impatience, remuant les oreilles et la queue et piétinant sa litière.

Les bergers partis, il se tourna vers le boeuf, qui ruminant tranquillement son souper de foin maigre, et lui demanda tout bas:

—Comment vous appelle-t-on?

—Balac.

—Balac? Ce nom me rappelle le pays de Moab, un pays que je n'aime point, aux montagnes pelées, aux plaines roussies. Les bêtes dit-on, y meurent de faim à la moisson. Ah! vous êtes de Moab?... vous êtes païen, alors?...

—Oui dit ingénument le boeuf avec un gros soupir. Et vous?

—Moi? Je suis, comme tous les miens, de la province d'Issacher. L'un de mes ancêtres a promené le roi Salomon. Vous ne connaissez sans doute pas Salomon? Non? Je dois sûrement à la noblesse de ma race d'avoir aujourd'hui tant d'idées. Je vous les dirais bien, mais vous ne pourriez les comprendre, puisque vous êtes païen.

—Dites, toujours...

—Tenez, par exmeple, dit l'âne avec un air entendu, je ne suis point content de la musique des bergers. Le Messie leur a fait l'honneur de naître chez eux, et voilà tout ce que ces rustres ont à lui offrir, un air de gaboulet! Je n'aime point le gaboulet, cette pauvre flûte à trois trous. Et vous, comment trouvez-vous cette musique?

—Plaisante et douce...,

—Vous m'étonnez... C'est étrange comme on ne se ressemble pas. Puis voici encore une autre idée qui m'est venue. Pourquoi les hommes de ce pays, sachant que le Messie devait naître chez eux, ne lui ont-ils pas préparé un palais et un joli manteau de roi, au lieu de le laisser vagir et grelotter dans une étable? Pour qui le prendra-t-on?

—Pour un pauvre...

Vous dites cela d'un air tranquille, comme si vous trouviez cette misère du Messie toute naturelle. Les gens qui ont comme moi des idées seront choqués de son dénûment. Les anges, dont il est le roi, sont mieux habillés que lui. Ceux qui chantaient tout à l'heure sur son berceau auraient bien pu lui apporter une tunique d'azur et une ceinture d'argent. Croyez-vous même qu'on se serait plaint dans le paradis si plusieurs d'entre eux étaient restés auprès de nous, dans cette étable, pour y jouer quelques airs de harpe et de cythare? Voilà de la musique distinguée! Mais des ritournelles de galoubet, comprend-on cela? Qui peut se plaire à ces simplicités?

—Les petits, dit le boeuf, dont les gros yeux se mouillèrent de tendresse.

—Et même, ajouta l'ane, pour vous dire toute ma pensée, je ne m'explique pas pourquoi nous sommes ici. A part Joseph et Marie, qui veillent sur l'Enfançon, il n'y a dans cette étable que vous et moi pour garder le Roi du ciel et de la terre. J'aurais voulu que, pour la circonstance, on nous mit en possession de tous les agréments que la nature a pu nous donner. C'est tout le contraire qui arrive, vous ne remarquez pas? Voilà plus de quinze jours que Joseph ne m'a étrillé le poil. Ai-je l'air pitoyable avec ma croupe poudreuse, crasseuse, sans reflet? Et vous, je suis sûr que vous ne vous regardez pas.

—Non...

—Je m'en doutais. Vous ne savez pas ce que vous avez l'air malheureux et las, avec vos flancs maigres, la terre des chemins défoncés qui reste à vos sabots, et la boue des flasques d'eau qui vous a éclaboussé les jambes. Moi, je pourrais à la rigueur racheter ces fâcheuses apparences par quelques agréments: danser sur mes pieds de derrière pour amuser cet enfant, et même chanter, car si je n'ai pas la voix harmonieuse, je me flatte de l'avoir très puissante. Mais vous, quel moyen vous reste de vous pardonner votre piteux aspect? Vous êtes un pauvre boeuf de Moab, un boeuf païen et sans idées, un boeuf lourd et muet, ignorant la musique et la danse. Vous êtes là à baver sur vos fanons, votre gros muffle chaud allongé sur cet enfant, les yeux rêveurs et endormis, comme un boeuf qui ne pense à rien.

Ici, Balac tressaillit d'impatience, comme en été, lorsque les taons le piquaient dans le désert. Il protestait.

—Oui! Vous pensez à quelque chose, dit l'âne, vous avez des idées? Combien?

—Une, répondit le boeuf toujours accroupi près de l'enfant et le muffle tourné vers lui, j'ai mon idée que ce petit a froid; je souffle dessus pour le réchauffer.

Et, agenouillé sur la paille, l'ombre prodigieuse de ses cornes s'allongeaient sur la crèche, où il enveloppait de sa chaude et puissante haleine le sommeil du Messie!

—Voyez-vous, mon pauvre Issachar, dit-il à l'âne, vous avez trop d'idées, c'est pour cela que vous êtes si bête... Je suis un pauvre boeuf, ma vue fait pitié. Ce que je regrette pourtant, ce n'est pas d'avoir de la terre à mes sabots et le poil éclaboussé, c'est de n'avoir pas deux bras pour bercer doucement, ce petit, une langue pour lui demander: Voyons, avez-vous chaud? Etes-vous bien comme cela? ...Je suis païen, et j'en ai de la peine; un boeuf de Moab, lourd et muet, mais je suis attentif à la voix des choses et enclin à la songerie.. Et à force d'errer silencieux aux pentes des montagnes et dans les solitudes, j'ai ouï et compris ce qu'y disaient les créatures. Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis la fourmi des sables jusqu'au lion du désert, elles parlaient de cet enfant. Le murmure de la brise au bord des eaux disait aux jones tremblants: Aimez-le! La fleur disait au vent: Je lui dois ma grâce et mon parfum, aimons-le!... La rosée épandue disait à la plaine embrasée, aux herbes languissantes et aux arbres pâmés: Ma fraîcheur est son oeuvre, bénissez-le!... Et l'eau pure des sources, où je me penchais à midi pour boire, chantait en passant: C'est lui qui m'a créée, profonde et limpide, aimons-le! Je viens le réciter ici... Et quand je réchauffe cet enfant de mon haleine, je n'ai point d'autre idée que de lui dire ce que les choses racontent dans mon pays Moab: Vous êtes grand, petit enfant... Vous êtes riche, petit pauvre... Vous êtes bons, même pour le boeuf... Le pauvre boeuf vous aime...

J. Beller.

Saint-Luc, chap. II. 1-39.

En ces jours-là fut publié un édit de César Auguste, pour le recensement de toute la terre. Ce premier recensement eut lieu pendant que Quirinius commandait la Syrie. Et tous allaient se faire recenser chacun dans sa ville. Joseph monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être recensé avec Marie son épouse qui était enceinte.

Or, pendant qu'ils étaient en ce lieu, le temps où elle devait enfanter s'accomplit. Et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hotellerie.

Il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit aux champs, veillant à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup un ange du Seigneur parut auprès d'eux et le rayonnement de la gloire du Seigneur les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit: "Ne craignez point car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie. Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ Sauveur. Et voici ce qui vous servira de signe: vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche." Au même instant, se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant:

Gloire, dans les hauteurs, à Dieu!
Et, sur la terre, paix,
Bienvaillance pour les hommes!

Lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les bergers se dirent les uns autres: "Passons jusqu'à Bethléem, et voyons cet événement qui est arrivé, et que le Seigneur nous a fait savoir." Ils s'y rendirent en toute hâte, et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche. Après l'avoir vu, ils publièrent la révélation qui leur avait été faite au sujet de cet Enfant. Et tous ceux qui les entendirent furent dans l'admiration de ce que disaient les bergers. Or Marie conservait avec soin toutes ces choses, les méditant dans son coeur. Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vû et entendu, selon ce qui leur avait été annoncé.

AUTRES TEMPS...

Madame est plongée dans la lecture.

Tout à coup, elle relève la tête et dit à son mari:

—Le temps de la politesse et des belles manières est tout de même bien passé!

—Pourquoi dis-tu cela?

—Je viens de lire l'histoire de ce courtisan qui, pour éviter à une reine de marcher dans une flaque de boue, étendit son manteau à terre en guise de tapis.

—Mais, maintenant encore...

—Maintenant? Ah bien oui! Hier, tu as fait une vie de tous les diables parce que maman s'était assise sur ton chapeau.

POUR RIRE UN BRIN!

A un examen de jeunes filles pour le second repré:

—Pourquoi Dieu créa-t-il l'homme avant la femme?

—Parce qu'il voulût faire un brouillon avant de faire son chef-d'oeuvre.

FATALITE

Le bohême X,.. bien connu pour... ses démêlés avec les... officiers minstériels, pérore dans un salon:

—Ah! dit-il, si j'étais président de la République, ça changerait.

—Pas tant que cela! lui répondit doucement Plaisantin; tu aurais toujours des huissiers dans ton antichambre!

caution vers l'intérieur de la petite île. Alors Oeil-de-Faucon souleva lentement son fusil au milieu des pins; le coup partit, et l'Indien qui marchait en tête, faisant un bond terrible comme un daim blessé, fut sans retard précipité du haut des rochers dans le fond des abimes.

"Maintenant, dit-il aussitôt, les yeux étincelants d'ardeur, maintenant, Uncas, il faut nous servir de nos couteaux;" et le sien, long, tranchant, aiguisé, avait déjà remplacé dans sa main redoutable son arme favorite, la longue carabine. "Chargez-vous de celui qui est le plus éloigné, Uncas; nous aurons soin des deux autres coquins."

Uncas allait déjà au-devant de son adversaire; Heyward passa un de ses pistolets au chasseur, et quand ils furent à portée, tous les deux firent feu en même temps, mais sans plus de succès l'un que l'autre.

"J'en étais sûr! je le savais bien! s'écria le chasseur en jetant avec dédain par-dessus les rochers l'arme misérable qu'il méprisait si complètement. Allons, chiens de l'enfer! venez ici, arrivez! Vous allez trouver à qui parler dans la personne d'un homme dont le sang n'est pas croisé."

Il était déjà aux prises avec un sauvage d'une taille gigantesque et d'un aspect aussi féroce que repoussant. Duncan, de son côté, se trouvait attaqué par un troisième Indien. Oeil-de-Faucon et son ennemi, avec une adresse égale, se saisirent l'un l'autre en s'emparant à la fois du bras qui était armé du couteau meurtrier, et tous leurs efforts tendirent dès lors à dégager leur main prisonnière sans lâcher celle de l'autre. Enfin le chasseur, avec ses muscles robustes, sa grande habileté et son coup d'oeil sans rival, parvint à l'emporter sur son antagoniste moins exercé. Le bras de ce dernier céda aux efforts que faisait le blanc pour se dégager; celui-ci n'eut pas plus tôt sa main droite libre, qu'il plongea avec une vigueur extraordinaire son couteau effilé dans le coeur de l'Indien, qui tomba sans vie à ses pieds.

Durant ce combat, Heyward livrait la lutte la plus redoutable qu'il eût jamais soutenue. La guerre, chez les peuples civilisés, ne présente point de hasards aussi dangereux aux soldats des armées régulières. Dès le premier choc, le couteau du sauvage avait brisé net la lame de son épée, et alors, sans armes défensives, le jeune officier ne pouvait plus compter que sur sa vigueur et l'énergie de son désespoir. Il avait en face de lui un adversaire aussi vigoureux qu'intrépide, et qui, comme lui, devait triompher ou se résigner à mourir; il n'y avait point d'autre alternative ni pour l'un ni pour l'autre. Le major fut assez heureux pour désarmer son ennemi, le couteau du sauvage glissa de ses mains sur le rocher et hors de portée des deux combattants; il ne fut plus question entre ces deux hommes que de savoir lequel précipiterait l'autre dans l'abîme, en s'efforçant de n'y pas être entraîné lui-même. Tous les efforts qu'ils faisaient de part et d'autre ne tendaient plus qu'à les rapprocher de la rive: bientôt le gouffre fut là, tout près, béant, et comme appelant sa victime, et pouvant les engloutir tous les deux. eL sauvage serrait avec force la gorge d'Heyward, qui, à deux doigts de son visage, voyait ricaner d'une manière féroce les lèvres du Mingo, et il lisait dans ce sourire sardonique l'expression très vive d'une résolution désespérée. Le sauvage consentait à mourir pourvu que son adversaire eût le même sort.

Le major se sentait peu à peu entraîné; ses muscles cédaient, son énergie allait céder à son tour. Qui pourra rendre l'angoisse d'un pareil moment? Dans cette extrémité horrible, Duncan vit tout à coup glisser entre le sauvage et lui un bras rouge et la lame brillante d'un couteau: l'Indien lâcha prise aussitôt: les doigts qui étreignaient la gorge d'Heyward se détendirent: la main du sauvage venait d'être coupée par Uncas; un flot de sang jaillit jusque sur l'officier anglais: libre, il recula involontairement, comme s'il eût eu pitié de son adversaire, qui rugissait de douleur: mais déjà le jeune chef mohican, avec un geste de dédain superbe, avait du pied envoyé rouler le Maqua dans le gouffre.

"Vite en retraite! en retraite! cria le chasseur, qui de son côté, venait de se débarrasser de son adversaire; cachons-nous vite, notre vie en dépend. Il ne faut pas vous imaginer que ce soit une chose terminée."

Le jeune Mohican, après son double succès, se redressa et poussa un grand cri de triomphe, suivant l'usage des Indiens; puis ces trois hommes, sortis vainqueurs d'une semblable lutte, descendirent du rocher, théâtre de leurs exploits, et revinrent s'embusquer promptement aux mêmes places qu'ils avaient occupées avant le combat, le chasseur et Uncas toujours calmes, le jeune major surexcité au plus haut point, mais absolument maître de lui.

La perspective présentée par le chasseur et la prédiction qu'il venait de faire étaient fort effrayantes, mais non sans motif. Durant le combat dont nous venons de raconter les diverses péripéties et l'issue, nulle voix humaine ne s'était mêlée au bruit de la cataracte; on eût dit que l'immense intérêt attaché au résultat de cette lutte terrible tenait, sur les deux rives de la rivière, tous les sauvages en suspens; ils ne poussèrent pas un cri, ils ne tirèrent pas un coup de feu; les adversaires changèrent trop souvent de positions, leurs évolutions étaient trop rapides, ils se confondaient trop souvent ensemble pour qu'une balle ne courût pas le risque d'être fatale à un ami comme à un ennemi. Les Indiens prirent, sous ce rapport, une vive revanche. La victoire ne fut pas plus tôt déclarée, que la forêt tout entière retentit de leurs hurlements de rage, de leurs cris de vengeance et de férocité; ils se livraient, sans pourtant se démasquer,—la prudence la plus achevée s'associant toujours, chez l'Indien, même à l'émotion la plus violente et la plus capable de le mettre hors de lui,—à toutes sortes de mouvements désordonnés; les cris ne suffirent point au besoin de manifester leur colère, ils firent pleuvoir sur l'îlot qui abritait la petite garnison une pluie de balles: on eût dit que, ne pouvant atteindre leurs ennemis, ils en rendaient responsables les rochers du Glenn et s'acharnaient à venger sur eux la mort de leurs compagnons.

Qu'était devenu Chingachgook durant la lutte soutenue par son fils et ses deux amis? Avec un calme et une résolution inébranlables, il était resté à son poste parfaitement à couvert, et continuait à tenir les sauvages à distance, les obligeant à se cacher, prêt à leur envoyer une balle à l'occasion. Lorsque son fils eut poussé son cri de triomphe, sans tourner la tête, sans cesser d'observer ses ennemis, heureux de la victoire d'Uncas, il avait répondu par un cri semblable; puis, satisfait d'avoir ainsi témoigné sa joie et montré qu'il suivait, sans les voir, les péripéties diverses de la lutte que lui dérobait le rocher interposé entre lui et les siens, il ne trahissait plus sa présence que par les coups de fusil qu'il tirait de fois à autre. Un temps assez long s'écoula ainsi, et l'ardeur du combat le fit paraître court, pendant lequel les assaillants, comme cédant à un entraînement irrésistible, ne cessèrent pas de tirer. Autour des assiégés, les rochers, les arbres, les plantes, tout porta bientôt la marque des balles, s'abattant sur eux comme la grêle en un jour d'orage. Mais les positions étaient bien choisies, et les abris, pour être simples, n'en étaient pas moins sûrs; jusqu'à présent malgré le nombre des ennemis et l'impétuosité de leur tir, David la Gamme seul avait été blessé.

"C'est bien! c'est bien! qu'ils brûlent leur poudre, disait le vieux chasseur avec le plus grand sang-froid, pendant que les balles pleuvaient autour de lui et menaçaient sa tête et celles de ses compagnons; quand il leur plaira de cesser, nous renouvellerons nos munitions en ramassant leur plomb. Ils peuvent aller, les bandits qu'ils sont! il faudra bien qu'ils cessent ce jeu avant que les rochers leur demandent quartier. Ecoutez-moi, Uncas, vous mettez encore dans votre fusil une charge de poudre trop forte: jamais fusil qui repousse ne lance sûrement une balle au but. Ne vous ai-je pas dit de viser ce mécréant au-dessous de la ligne blanche de son front? Et, vous voyez, votre balle a passé deux pouces au-dessus de sa tête. Il faut de l'attention, de la rectitude: un Mingo a la vie dure: l'humanité réclame qu'on le tue net, pour ne pas les faire trop souffrir. Il est toujours bon d'écraser un serpent le plus vite possible."

Le chasseur, contre son habitude de quand il s'adressait au jeune Delaware, avait parlé en anglais, et il était aisé de voir, à un léger sourire qui se jouait sur les lèvres d'Uncas, qu'il avait parfaitement compris: mais il ne répondit point et n'essaya même pas de se justifier.

Le major crut qu'il était de son devoir d'intervenir.

"Je ne saurais souffrir, dit-il assez vivement, qu'on se permette d'accuser Uncas de manquer de jugement ou d'adresse. Il vient de me sauver la vie, donnant la preuve d'une habileté à la hauteur de son sang-froid. Il s'est fait de moi un ami dévoué, et certes on n'aura jamais besoin de me rappeler ce que je lui dois pour venir à son aide en toute circonstance, et prendre sa défense contre quiconque osera l'attaqeur."

Uncas, en entendant ces paroles, prononcées avec l'accent de la vérité et de l'émotion la mieux sentie, se souleva à demi et tendit la main au jeune major. Pendant que le Mohican répondait ainsi à ses protestations de dévouement, Duncan put voir briller dans les yeux de l'enfant des forêts une telle intelligence et une telle élévation, que le sauvage, sa couleur et sa race disparurent complètement: l'Indien avait fait place à l'homme dont la nature, les idées et les sentiments se sont perfectionnés dans le contact de ses semblables, au sein des nations civilisées.

(A suivre.)

Noel Vieillot

L'enfant-Dieu dormait dans sa crèche
Noël! Noël!
Sur un lit de fougère sèche,
Près du coeur maternel.
Au fond de l'étable bien close,
L'âne et le boeuf, d'un air rêveur,
Contemplaient le doux minois rose
Et se penchaient vers le Sauveur.
La Vierge Marie
Leur dit à mi-voix,
En touchant du doigt
Sa lèvre bénie:
"Chut! Chut!
N'éveillez pas le petit Jésus!"

Or donc s'en vinrent trois rois Mages,
Noël! Noël!
Qui avaient fait un grand voyage
En regardant le ciel.
Ils apportaient de belles choses,
Et beaucoup de bijoux, en or;
Leurs visages vieux et moroses
Essayaient de sourir encor.
La Vierge Marie
Leur dit à mi-voix,
En touchant du doigt
Sa lèvre bénie:
"Chut! Chut!
N'éveillez pas le petit Jésus!"

Les bergers lui firent hommage,
Noël! Noël!
Portant du lait et du fromage
Et des fruits et du miel.
Ils avaient rencontré des Anges
Et venaient, avec leurs troupeaux,
Adorer Jésus, dans ses langes
Dormant comme leurs doux agneaux.
La Vierge Marie
Leur dit à mi-voix,
En touchant du doigt
Sa lèvre bénie:
"Chut! Chut!
N'éveillez pas le petit Jésus!"

Enfants, dans l'église sonore,
Noël! Noël!
Le petit Jésus dort encore,
Là-bas, près de l'autel.
Récitez-lui bien vos prières,
Parlez-lui bas, très doucement,
Pour qu'il n'ouvre pas ses paupières,
Il dort si bien, le cher Enfant!
Que votre âme prie
En vous, à mi-voix,
Serrez bien vos doigts
Sur la croix bénie....
"Chut! Chut!
N'éveillez pas le petit Jésus!"

HENRI ALLORGE.



LA SOEUR CADETTE

Récit des temps révolutionnaires, par HENRY BORDEAUX

La Semaine de Noel de Claire de la Ronchais

J'ai souvent éprouvé que nos inventions de romanciers étaient plus timides dans le pathétique que les réalités de l'histoire. Et c'est pouquoi, au lieu d'écrire un conte de Noël fabriqué avec art, comme j'en avais d'abord l'intention, le récit que je vais vous faire ne sera que la transcription d'un fait exact.

Je visitais récemment la Bretagne. Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, autrefois place de la Mairie, à Rennes, on me montra l'emplacement de la guillotine qui fonctionna sous la Révolution. Carrier était venu lui-même l'installer. La prison regorgeait de prisonniers politiques.

—Point de ménagements! s'écriait Carrier, ces gens-là sont hors la loi!

—Ils ne sont pas hors de l'humanité, répondait le maire de Rennes, un petit tailleur du nom de Leperdit, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour atténuer les rigueurs du terrible conventionnel. Ce Leperdit était un homme sensible: il ne pouvait supporter le spectacle des exécutions, et précisément li était, pour les voir, aux premières loges, puisqu'elles s'accomplissaient sous le balcon du maire. Il alla donc trouver Carrier et l'emmena place de l'Egalité (aujourd'hui place du Palais). Là, il lui montra un soupirail par lequel le sang des victimes pourrait s'écouler plus facilement, et ne pas laisser des mares qui impressionneraient péniblement la population. Carrier l'écouta, et la guillotine fut transportée place de l'Egalité.

C'est place de l'Egalité que fut exécutée une jeune femme dont j'ai trouvé la courte biographie chez un libraire de Saint-Malo. Elle fut condamnée et guillotinée quelques jours avant Noël, condamnée le matin et guillotinée le soir. Elle s'appelait Claire de la Ronchais. On l'avait arrêtée en même temps que ses soeurs, Mmes de Mirelle et d'Altarac, pour participation à la conspiration de la Rouërie. Le marquis de la Rouërie, vous le savez, avait fondé une association de la noblesse bretonne, dont le but devait être la lutte contre les excès révolutionnaires et le retour du roi. Il fut l'un des premiers organisateurs de la chouannerie. Mais il ne put mettre à exécution ses projets. Traqué, il mourut dans une ferme. Les régistres de son association furent découverts, et les conjurés poursuivis et envoyés devant le tribunal de Rennes.

On avait procédé en hâte, et arrêté à tort et à travers. Il n'y avait aucune preuve contre Mmes d'Altarac et de Mirelle, qui étaient les aînées de Mme de la Ronchais. Mais contre celle-ci la preuve était accablante. Son nom figurait sur les livres de comptes en regard d'une somme de quinze cents livres versées à la caisse commune.

—Comment avez-vous pu verser une pareille somme? lui demandèrent ses soeurs éplorées, qui la savaient peu fortunée et qui tremblaient pour elle.

Elle gardait un silence déconcertant, ne donnait aucune explication, se renfermait en elle-même. Son avocat, touché de sa grâce et de son infortune, voulant à rance où vous étiez de la destinatoutes forces la sauver, la pressait vainement de questions: elle continuait de se taire. Le temps augmentait le danger. Le tribunal allait se réunir. Cette charte fleurie de jeunesse et de beauté. mante tête de vingt-cinq ans, tou et couronnée de boucles blondes, allait-elle tomber dans le panier du bourreau?

Un jour que son avocat l'avait questionnée avec plus d'émotion et de sollicitude, il la vit se troution de cet argent. Confiez-moi bler, et il obtint enfin l'aveu que cet argent versé à la caisse de la Rouërie lui avait été remis par une autre personne avec mission de la faire parvenir. Mme de la Ronchais avait simplement servi plaiderai votre bonne foi, l'ignoté de joie. Vous êtes sauvée, je nal!... s'écria l'avocat, transpor-

—Vous direz cela au tribud'intermédiaire. Ainsi elle n'avait pris, personnellement, aucune part à la conspiration. bien vite le nom de cette personne, afin que je le transmette au tribunal.

—Le nom? répondit Claire de la Ronchais. Vous voulez le nom?

—Evidemment. C'est la garantie de votre sincérité.

—Vous voulez que je dénonce celle qui a eu confiance en moi?

—Mais vous êtes en danger de mort, madame.

—Je le sais.

—Vous n'avez pas à prendre la place d'une autre. Vous devez vous sauver vous-même. Vous avez des enfants.

Mme de la Ronchais regarda son interlocuteur et doucement répliqua:

—Mais... elle aussi.

—Vous vous perdez, madame.

—Je n'y puis rien.

Touché de ce sublime sacrifice, il versa des larmes et supplia sa cliente. Elle s'obstina dans son refus de compléter sa confidence. Quand l'affaire fut appelée, il n'avait pu en apprendre davantage. Au cours de sa plaidoierie, il fit allusion à cet admirable dévouement. Il chercha, au dernier moment, à arracher à Mme de la Ronchais le nom qui la sauverait. Mme de la Ronchais ne parla pas, et les juges, ne pouvant croire à tant d'abnégation, condamnèrent sans pitié.

Mmes de Mirelle et d'Altarac étaient acquittées, et Claire de la Ronchais condamnée à la peine de mort. En écoutant l'arrêt, les deux aînées eurent une crise de sanglots et se précipitèrent dans les bras de leur soeur cadette, qui demeurait plus calme. Il fallut les séparer. L'exécution devait avoir lieu l'après-midi, et c'était le dernier adieu. Il fut déchirant. On ne sais comment on survit à de pareilles heures.

On avait enfermé les condamnés, au nombre de dix ou douze, dans une salle basse du Palais de Justice, qui est l'ancien Parlement de Bretagne. C'est là que Mme de la Ronchais attendit l'exécution. Par la fenêtre grillée elle pouvait apercevoir, sur la place de l'Egalité, la guillotine déjà dressée. Elle demanda par grâce qu'on lui donnât de quoi écrire, et sur une mauvaise table elle écrivit deux lettres. Dans l'une, elle "consolait" ses deux soeurs de sa mort. Dans l'autre, elle confiait la garde de ses enfants à sa belle-soeur, Mme Lorance de la Ronchais. Puis elle attendit, pas longtemps. Ceux qui la virent monter sur l'échafaud ne purent se retenir de pleurer. Elle y monta vec une simplicité héroïque.

Mme de Mirelle et d'Altarac avaient été mises en possession des deux lettres. Sans force de résistance, ne pouvant même plus pleurer, frappées en plein coeur par la mort de leur cadette, elles se laissèrent emmener avec les deux orphelins qu'elles étaent allées chercher dans l'hôtel de Mme de la Ronchais. On les conduisit du côté de Nantes, dans le château de Mme Lorance de la Ronchais, qui était un abri sûr. Elles y arrivèrent après trois jours de chevauchée, la veille de Noël.

—Mes soeurs, vous arrivez à temps. Je cache chez moi un prêtre qui nous dira la messe de minuit. Mon mari est en Angleterre, il prépare le retour du roi. Avec vous, je ne serai pas seule pour ce jour de fête.

Mmes de Mirelle et d'Altarac, surprises, regardèrent leur belle soeur.

Celle-ci ne savait rien. Séparée de toute communication, elle ignorait le procès, la condamnation, la mort.

Mais qu'avez-vous, mes soeurs? Vous avez la figure pâle et les yeux rougis.

—Voici une lettre pour vous. Lisez cette lettre et vous comprendrez.

—C'est une lettre de Claire. Pourqui n'est-elle pas avec vous?

—Lisez, et vous comprendrez.

Mme Lorance de la Ronchais lut cette lettre de la morte, qui était comme un testament.

—Pourqui me confie-t-elle ses enfants? demanda-t-elle.

—Vous n'avez pas achevé de lire.

Elle acheva sa lecture et poussa un cri.

—Pourquoi l'a-t-on condamnée?

Les deux soeurs le lui expliquèrent. Alors il fallut la soutenir, car elle défaillait.

—C'est pour moi, sanglotait-elle... C'est pour moi.

—Pour vous?

—Oui, c'est pour moi qu'elle est morte sur l'échafaud. C'est moi qui l'avais chargée de remettre mon argent au marquis.

Et prenant le fils et la fille de Claire de la Ronchais, elle les pressa sur son coeur:

—Mes enfants, soupirait-elle, mes chers enfants!

Henry Bordeaux.

NOUVEAU PRETRE

L'abbé C. McNeil est ordonné prêtre, dimanche, à Sainte-Marie.

Dimanche avant-midi, en l'église Sainte-Marie, Mgr l'Archevêque a conféré la prêtrise à l'abbé Cecil Joseph McNeill.

L'abbé McNeill est le premier prêtre séculier ordonné à Winnipeg. Mgr l'Archevêque était assisté des RR. PP. Cahill, o.m.i., provincial des Oblats, comme diacre, Magnan, o.m.i., ancien provincial, comme sous-diacre. M. l'abbé Lambert agissait comme maitre de cérémonies.

Mgr l'Archevêque prononça un important sermon sur le caractère du prêtre.

M. l'abbé McNeill est né à Waubauchene, Ont. Il a fait ses études théologiques au Grand Séminaire de Montréal.

M. l'abbé McNeill succèdera à M. l'abbé Baribault comme vicaire à l'Immaculée Conception.



ST-BONIFACE

A l'occasion de son mariage en janvier prochain, avec Melle Annie Lafleur, de Montréal, les amis de M. Albert Côté, de la Banque d'Hochelaga, Winnipeg, ont célébré, samedi soir, ses adieux au célibat.

M. A.-C. Larivière présida cette fête. Y assistaient l'honorable Joseph Bernier, secrétaire provincial, MM. J.-B., J.-R. et J.-L. Côté, frères du héros de la fête, M. Bélair, gérant de la Banque Hochelaga, à Winnipeg, M. J.-H. N. Leveillé, gérant de la Banque d'Hochelaga, à Saint-Boniface, Ed. Guilbault, etc.

Après la présentation d'une adresse et d'une jolie bourse en or, M. Côté répondit avec émotion à cette manifestation de sympathies de ses nombreux amis. Puis il y eut chant, musique et discours.

* * *

Dimanche soir, M. Albert Côté et ses frères ont donné un fin souper à leurs amis.

* * *

M. l'inspecteur Brunet est revenu d'une tournée d'inspection dans les centres bilingues de langue française. Il est très satisfait du travail qu'on y a accompli cette année.

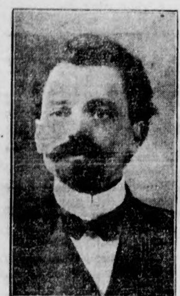
* * *

Nos élections municipales se sont enfin terminées après une des plus ardentes luttes vues jusqu'ici. Il y a eu plusieurs surprises.

Maire.

	Dr Lachance	M. Bleau
Quartier 1	146	214
Quartier 2	80	140
Quartier 3	287	167
Quartier 4	371	156
Quartier 5	357	110
	1,241	787

Maj. pour le Dr Lachance: 454.



Echevinage

Quartier 1—M. l'échevin Cusson, réélu par une majorité de 18 sur M. J.-B. Joyal.

Quartier 2—M. l'échevin Guilbault réélu par un majorité de 50 sur M. J.-N. Senez.

Quartier 3—M. J.-A. Beaupré élu par acclamation.

Quartier 4—M. l'échevin U. N. Sutherland réélu par 11 de majorité sur M. McLeary (sujet à révision par décompte demandé.)

Quartier 5—M. Thomas Turnbull, élu par une majorité de 63 sur M. M.-H. Edgar, et 76 sur M W.-H. Leech.

Commission Scolaire

Quartier 3—M. E.-A. Poulain élu par une majorité de 38 sur M. A. Jacques.

Quartier 4—M. W. A. Leslie, par une majorité de 56 sur M. V. McDonald.

MM. J.-A. Marion, quartier 1; P. Gagnon, quartier 2: W.-J. Macdonald, élus par acclamation.

* * *

Notre population a répondu à teurs "Le Voyageur" a couru, hier soir, la guignolée au profit des miséreux de Saint-Boniface. De bonne heure, une cinquantaine de joyeux raquetteurs parcouraient en chantant nos rues, demandant aux riches de donner aux pauvres.

Notre population a reépondu à cet appel au-delà de toutes les espérances. Dons d'argent, dons de vivres, dons de vêtements, dons de bois de chauffage. Tout a afflué.

De retour à la salle Leclerc, des discours de remerciement furent prononcés par M. J.-B. Leclerc, président, et M. Alex Bernier, vice-président. Puis l'on vota des remerciements aux donateurs, aux propriétaires de voitures, aux cochers et à M. Gauvin qui paya le lunch.

Le produit de cette quête sera remis à la Société Saint-Vincent de Paul.

* * *

Ce soir aura lieu à l'école Provencher une séance de chant, de musique et de déclamation. Ce sera la cloture du premier semestre. Mgr Béliveau y assistera.

* * *

La messe de Minuit à la Cathédrale sera chantée par Mgr l'Archevêque. Les diacres d'office seront MM. Brodeur et Roy, les diacres d'honneur MM. Kesseler et Lamy. M. De Munter agira comme prêtre assistant.

* * *

Le concert de la Fanfare La-Vérendrye a remporté un excellent succès. Un joli programme a été rendu avec beaucoup de brio et de sureté. M. le maire Berry avait donné le prix pour les Daleurs adieux à 1913 par une jolie mes.

* * *

Les élèves du Collège ont fait soirée hier soir. Ils rendirent avec beaucoup de succès le programme suivant:

Ouverture—Piano, M. R. Pépin.

Noël d'Holmes—Chanson, E. Gauvin.

Il Trovatore—Solo de violon. E. Couture.

FURNISHED APARTMENTS

Dr. Planus, who has apartments to let, *J. Callahan.*

Mr. Romeo Theodore Fuggles, his assistant.—A genius but so forgetful, *C. Tomlinson.*

Mr. Magnus Smith—A man of vast importance, *H. Forhan.*

Mr. Telemachus Thompson—With weak nerves and of retiring habits, *J. McCready.*

Cephalus Squill—Dr. Planus' Errand Boy, *A. Tremblay.*

Scene—Dr. Planus's House.

Les larmes de Bébé—Chanson, *A. Brunelle.*

Le Printemps—Solo de Cornet *L. Tissot.*

Chinese Song—*H. Forhan.*

LES DEUX SOURDS

Auguste Damoiseau, rentier, *M. Goulet.*

Eustache Damoiseau, frère du premier, *E. Laflèche.*

Placide, *P. Valentini.*

Boniface, domestique, *F. Gauthier.*

Un garde champêtre, *E. Marion.*

Un jardinier, *W. Royal.*

O Canada!—God Save the King.

JOLI CONCERT

Jeudi soir le 18 décembre j'assistais à l'Académie Saint-Joseph à un concert organisé par Melle J. Prendergast, de la Ligue des Demoiselles Catholiques de Lan- *di.*
gue Française. Ce fut un grand succès. Musique choisie avec un goût vraiment distingué, avec une science d'artiste érudit. Lisez le programme:

1. Orchestre—Airs Canadiens. *Laurendeau*—Marche Aida, *Verdi.*

2. Violin—Rondo C., *Saint-Saens*—Melle Marjorie Barrack.

3. Récitation—Une Rupture de Banc, *Coquelin*—M. Christian Martel.

4. Chant—Stances, *Flégier*—M. L. Hélie.

5. Orchestre—Scène de Prison, *Gounod.*

6. Piano—Barcarolle d'Hoffman, *Moskowski*—Scherzo, *Mendelssohn*—Melle L. Couture.

7. Chant—Noël, *Massenet*—Samson et Dalilah—Melle D'Ambly.

8. Violon—Serenade de Schubert, *Michel Elman*—Melle Marjorie Barrack.

9. Quatuor—Airs Canadiens, *E. Gagnon*—MM. W. Raymond, E. Beaudry, A. Manny, Z. Bertrand.

10. Orchestre—O Canada—Dieu Sauve le Roi.

Le tout fut rendu avec certes un grand talent.

Melle Barrack a soutenu sa réputation, c'est dire que les rappels n'étaient pas de commande, mais sincères comme le besoin que nous avions de l'entendre encore.

Melle D'Ambly sera bien vite connue dans notre monde musical. Elle s'impose par les charmes et la douceur de sa voix.

Melle Couture a prouvé son talent et a fait admirer la merveilleuse délicatesse de son doigté.

M. Hélie nous a révélé sa magnifique voix de ténor. Nous aurions voulu l'entendre plus longtemps dans son "Carillon" qu'il a chanté avec une âme de patriote, avec un brio de maitre.

M. Martel a récité un morceau français. M. Martel dit très bien les choses.

L'orchestre de M. Zotique Bertrand, comme toujours, a commandé le silence. On les écoute toujours avec plaisir, disait une dame artiste en sortant de la salle. Madame n'a pas rencontré de contradisteur! Enfin le quatuor a été charmant.

Somme toute, Melle Prendergast a lieu d'être fière du succès qu'elle a remporté jeudi soir et la Ligue des Demoiselles s'est on ne peut mieux annoncée. Le tout chez elles a été marqué au coin d'une parfaite distinction. L'on voit de suite que le groupe de ces demoiselles a été trié sur le volet. Les officières sont: Présidente, Melle A. Moudor; Vice-Prés. Melle A. Bertrand; Secrétaire-trésorière, Melle E. Couture; 1ère Conseillère, Melle M.-J. Bérubé; 2me Conseillère, Melle E. Dubuc.

A la fin du concert le R. P. Adam, s.j., directeur de la Ligue fit des remerciements qui s'imposaient à tous ces artistes qui avaient si généreusement prêté leur concours à Melle Prendergast. Puis il a dit en quelques mots en quoi consistait cette Ligue des Demoiselles Catholiques de Langue Française (L. D. C. F.) que l'on appelle en certain milieu, les suffragettes.

Il a expliqué le but de la Ligue, une oeuvre qui occupait la pensée de Mgr l'Archevêque depuis longtemps, faire de la jeune fille canadienne-française, la femme forte de l'Evangile, la femme digne de nos aïeules qui saura faire le foyer chrétien prospère, joyeux et français et partant notre société telle qu'elle doit être, morale, religieux et toujours français. Donc le but de la Ligue est tout religieux, social et national.

Le Père Adam n'a pas protesté contre de surnom de suffragettes seulement il a tenu à rassurer les politiciens de toutes nuances qu'ils n'ont rien à redouter de ces suffragettes nouveau genre. Ils peuvent deviser tranquilles sur leurs banquettes parlementaires, ces suffragettes ne feront jamais voler en poussière les carreaux des palais législatifs et quand elles mettront le feu quelque part ce sera dans les poêles de cuisine, quand elles prendront des légumes dans leurs mains ce ne sera pas pour les tirer à la tête des ministres de Sa Majesté mais uniquement pour en faire de ragoutants plats pour les leurs.

Président au concert, Sa Grandeur Mgr Béliveau. Etaient présents les RR. PP. Adam et Gagnieur, s.j. du Collège, les RR. PP. Magnan, Caron, Beaudin, o.m.i. du Juniorat; MM. les abbés De Munter et Messier de l'Archevêché et un public très chic de Saint-Boniface et de Winnipeg.

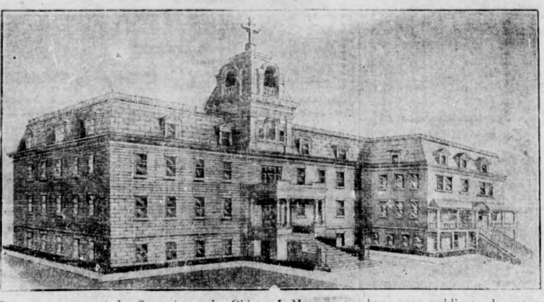
MM. Roy, Senez, Brunel, Laporte, Parent et Gagnon, philosophes et rhétoriciens du Collège, étaient placeurs; c'est dire que les choses ont été faites scientifiquement et gentiment.

Encore une fois, toutes nos félicitations à Melle Prendergast et à la Ligue qu'elle a si bien honorée jeudi soir.

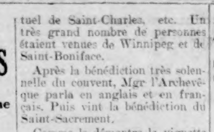
Un auditeur.

BENEDICTION DU COUVENT DE SAINT-CHARLES

Mgr l'Archevêque préside à cette cérémonie dimanche après midi.



Le nouveau couvent des Soeurs Oblates, à Saint-Charles, a été béni dimanche après-midi, à quatre heures, par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque. M. l'abbé Lambert, secrétaire de Monseigneur, l'accompagnait. Parmi les membres du clergé régulier et séculier, nous avons remarqué les RR. PP. J. Magnan, o.m.i., procureur des Oblats, J. Magnan, o.m.i., supérieur du Juniorat de la Sainte-Famille, à Saint-Boniface, Gendreau, o.m.i., ancien curé de Saint-Charles, Anzalone, vicaire au Sacré-Coeur, à Winnipeg, desservant de la chapelle italienne, Allard, o.m.i., vicaire-général, M. l'abbé Joubert, de l'Archevêché, le R. P. Therrien o.m.i., curé ac-



tuel de Saint-Charles, etc. Un très grand nombre de personnes étaient venues de Winnipeg et de Saint-Boniface.

Après la bénédiction très solennelle du couvent, Mgr l'Archevêque parla en anglais et en français. Puis vint la bénédiction du Saint-Sacrement.

Comme le démontre la vignette que nous publions, le nouveau couvent de Saint-Charles est un vaste et bel édifice. Très moderne, offrant tout le confort que peuvent désirer des élèves, il témoigne hautement du développement rapide de l'oeuvre des Soeurs Oblates. Ce couvent peut recevoir au moins cent vingt cinq élèves.

AU SACRE-COEUR

MM. Germain, boulangers français, viennent de transformer leur établissement en compagnie limitée. Le capital de la nouvelle compagnie est de $100,000. Les incorporateurs sont MM. Edmond et Auguste Germain, Vendôme, H.-R. Beaudry et L.-A. Delorme.

* * *

M. J.-A. Lemieux est revenu d'un voyage de deux mois dans l'Est.

* * *

M. J.-P. Tremblay est parti la semaine dernière pour une vacance de Noël dans Québec.

* * *

M. A.-B. Desrochers, 455 rue Stella, gravement malade depuis quelque temps, se rétablit rapidement. Il a aujourd'hui quitté l'hôpital.

Mme Cléophas Pélissier, 721 rue Furby, est gravement malade.

* * *

Les élèves de l'école du Sacré-Coeur entreront en vacance mercredi, veille de Noël. Ils ne reprendront leurs études que le lendemain de l'Epiphanie, le 7 janvier.

* * *

Notre choeur de chant a préparé un beau programme pour la messe de Minuit. On chantera la deuxième messe en fa de E. Marzo, en quatre parties, à voix mixtes, avec accompagnement d'orchestre.

Les solistes seront Melles A. Patenaude, T. Hamel, C. Dumoulin, Flanagan, MM. E. Aubin, Paul Bernier.

Il y aura plusieurs jolis cantiques de Noël.

Le soir, grand salut solennel.

LES HIBERNIANS ET MGR FALLON

Ceux du comté de York dénoncent les vues impérialistes de Mgr Fallon.

Toronto.—La "Ancient Order of Hibernians" du comté de York vient de voter une résolution déclarant ne pas partager en aucune façon les vues impérialistes préconisées par Mgr Fallon au banquet de London.

La résolution est longue; en voici les passages essentiels:

"Nous devons aux Français, dont les ancêtres ont aidé les nôtres autrefois, et nous le devons d'abord à notre race ici, et en Irlande, d'exprimer notre désapprobation de tels sentiments, d'où qu'ils viennent.

L'évêque est justifiable de parler en son nom, mais ses propos ont créé un malaise parmi nos frères de langue française qui ont cru y voir l'expression de l'opinion française.

"Tel n'est pas le cas; nous sympathisons entièrement avec les Français dans la bataille qu'ils livrent pour leurs droits; leur cause est chère au coeur irlandais. Où serait le catholicisme en Irlande, voire en Europe ou en Amérique, aujourd'hui, si les prélats de notre Eglise avaient dans le passé soutenu des opinions exprimées maintenant par Mgr Fallon? quelle nation au monde a répandu plus de sang et étouffé plus de libertés que la nation britannique? L'acte de l'Amérique Britannique du Nord deviendra-t-il semblable au traité violé de Limerick? Le langage d'un peuple ne compte-t-il plus un crime? Les aspirations nationales des Français et des Anglais seront-elles refoulées pour permettre à Mgr l'évêque Fallon de chanter un Te Deum à l'octapus britannique? Les droits de liberté que toutes les nations tiennent de Dieu, l'évêque Fallon s'y oppose et il met à la place le dicton brutal de la survivance du plus apte.

Nous, les membres de la "A. O. H.", déclarons formellement à Mgr Fallon que nous ne voulons prendre aucune part dans sa croisade pour l'agrandissement de l'empire britannique. Nous sommes, comme l'étaient nos grands-pères, pour la liberté individuelle au sein des nations et nous profitons de l'occasion pour témoigner à nos frères français notre complète sympathie et leur assurer, si Mgr l'évêque Fallon part en croisade pour répandre la vénération de l'oligarchie britannique, il s'agenouillera seul et il aura contre lui tout ce qu'il y a de sincère et de brave dans la race dont il est issu."

Le président Hernon, du bureau du Comité des Hibernians, dit que cette résolution a été votée par surprise et qu'une réunion sera convoquée mercredi pour la répudier.

* * *

Ottawa.—Le docteur Freeland, un ancien président de comté de l'Ordre des Hibernians et l'un des chefs de la campagne pour l'enseignement du français dans les écoles bilingues d'Ontario, s'accorde parfaitement avec les Hibernians du comté de York:

"Je ne suis pas surpris, dit M. Freeland, de la résolution adoptée par le bureau du comté d'York des Hibernians. C'est simplement l'expression de l'opinion de la très grande majorité des Irlandais au Canada.

A la lumière de leur propre histoire, ils ne peuvent agir autrement. On leur a volé leur langue, on les a persécutés pour leur religion, on a détruit leur musique et leurs coutumes, pour faire d'eux des Anglais. On les a tant opprimés, que Daniel O'Connell, dans un discours à la mémoire de la reine Victoria, a pu dire qu'aucune autre nation n'avait, depuis le commencement du monde, souffert comme les Irlandais.

"Quand les descendants de leurs persécuteurs se tournent contre un autre peuple et commencent à le persécuter, les Irlandais doivent-ils le voir avec indifférence et permettre avec calme l'injustice?

"Ils ne le peuvent pas, et la résolution des Hibernians du comté d'York est l'expression vraie du sentiment irlandais.

"Quant à la fédération impériale ou toute autre forme que pourra prendre un jour la nationalité canadienne, on ne peut l'asseoir que sur une seule fondation: la justice et en particulier la justice aux minorités. La tentative faite de couler toutes les nationalités du pays dans un moule unique par une législation coercitive est condamnée à l'avance. Le temps seul y parviendra, et le type de la nation ne sera pas l'Ontarien."

DU CHOIX D'UN SUPPLICE

Un bouffon ayant offensé son souverain, le monarque le fit amener devant lui et, prenant le ton de la colère, lui reprocha son crime et lui dit:

—Malheureux, tu vas être puni, prépare-toi à la mort.

Le coupable, effrayé, se prosterne par terre et demande grâce.

Tu n'en auras point d'autre, dit le prince, sinon que je te laisse la liberté de choisir la manière dont tu voudras mourir et qui sera le plus de ton goût; décide promptement; je veux être obéi.

—Puisque vous me laissez le choix, seigneur, répondit l'histrion, je demande de mourir de vieillesse.

AU SACRE COEUR

LA PAROISSE DU SACRE-COEUR. HEURES DES OFFICES PENDANT L'ANNEE

Le dimanche:
Messe basse à 8 heures.
Grand Messe à 10.30 heures.
Office du soir à 7.30 heures.
La semaine:

Première Messe à 7 heures, excepté le jeudi.

Deuxième messe à 8.30 heures. Les enfans de l'école assistent à cette messe.

Les confessions:

Tous les samedis à 4 heures et à 7.30 heures

La veille des fêtes d'obligation.

La veille du premier vendredi du mois.

Tous les matins à l'heure des messes.

Les Sociétés:

Premier dimanche du mois à 7.30 heures p. m., exercice du Rosaire et réunion générale des Cadets du Sacré-Coeur.

Deuxième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Enfants de Marie.

Trosième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Dames de Sainte-Anne.

Quatrième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion de la Ligue des hommes.

La Société Saint-Jean-Baptiste a ses assemblées le 2me dimanche du mois à 3 heures.

L'Union Saint-Joseph le dernier mercredi de chaque mois à 8 heures p. m.

L'Alliance Nationale le 2me lundi de chaque mois à 8 heures p.m.

La commission scolaire le 3 me mercredi du mois à 8 heures p.m.

Le Choeur de chant a sa pratique régulière tous les vendredis à 8 h

Le premier vendredi du mois le Saint-sacrement est exposé tout le jour de 8 heures a.m. à 8 heures p.m.

Messes à 7 et à 8 heures p.m. 7.45 heures, exercice de la Garde d'honneur.

NOUVEL ORDO

Le nouvel ordo de 1914, de la province ecclésiastique de Saint-Boniface, est à la disposition du clergé et des communautés religieuses, à l'archevêché de Saint-Boniface.

Sur réception du prix, on enverra un ordo perforé, 50 sous, ou un ordo non perforé, 40 sous.

J'ai passé le fleuve d'oubli.

Le chemin de la vérité! j'y ai fait un long détour; aussi le pays où vous vous égarez m'est bien connu.

La révolution a chassé mon esprit du monde réel en me le rendant trop horrible.